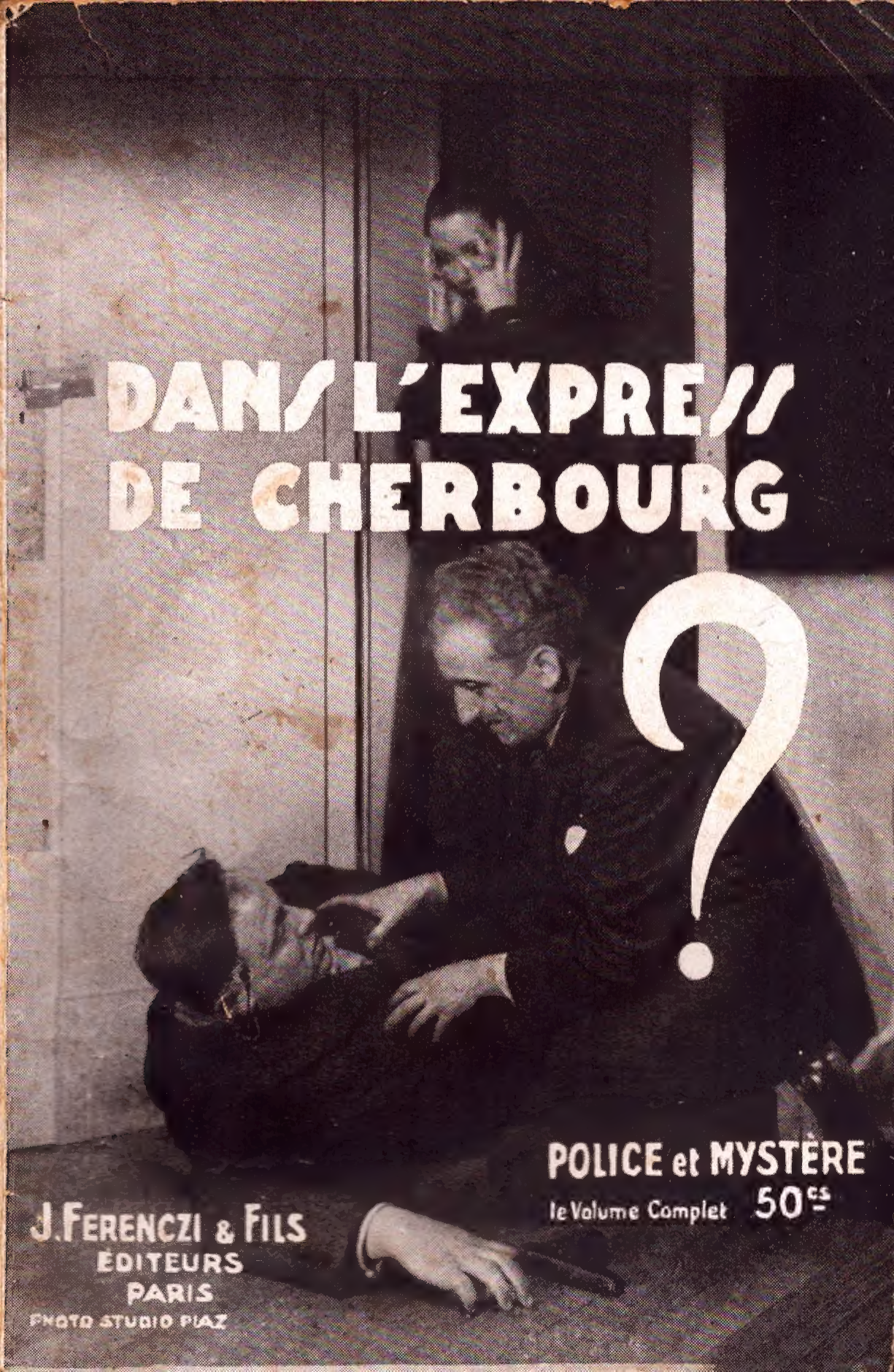

POLICE et MYSTÈRE

le Volume Complet 50 cs

J. FERENCZI & FILS
ÉDITEURS
PARIS
PHOTO STUDIO PIAZ

Dans l'express de Cherbourg

ROMAN POLICIER

par PAUL DARGENS

CHAPITRE PREMIER

Ce jour-là, vers cinq heures, le personnel du Royal Hôtel, l'un des premiers établissements de la ville de Cherbourg, fut très surpris par l'attitude d'un des voyageurs, M. Joseph Cervin, honorable industriel parisien, lequel séjournait au Royal depuis le début de la semaine.

Lorsqu'il descendit de voiture devant l'hôtel, son visage, calme d'ordinaire, était contracté. Son teint avait des tons de brique brûlée, ses épais sourcils blancs se fronçaient en arcs menaçants.

Un tremblement fébrile agitait ses mains; bref, il semblait en proie à une profonde émotion.

Le portier de l'hôtel en demeura tout saisi, car, contre son habitude, M. Joseph Cervin, d'ordinaire si affable, si bienveillant, ne répondit point à son salut.

— Qu'a-t-il donc? se demanda le préposé, stupéfait en suivant du regard le voyageur qui, d'un pas rapide, saccadé, gagnait le hall de l'établissement.

Là, M. Cervin se jeta dans l'ascenseur.

Et, comme l'employé chargé de la manœuvre de l'appareil s'informait :

— Monsieur remonte chez lui?

— Oui, répliqua l'industriel d'un ton bref.

Rapidement, l'ascenseur s'éleva jusqu'au premier étage et arrivé là, Joseph Cervin gagna l'appartement n° 5, qu'il occupait depuis qu'il séjournait au Royal.

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

Il avait là deux pièces fort confortablement meublées : un cabinet de travail et une chambre à coucher.

Une salle de bains et une antichambre complétaient le tout.

Parvenu dans son cabinet de travail, l'industriel se laissa lourdement tomber dans le fauteuil placé devant son bureau et, le menton dans les mains, il parut s'absorber en de profondes réflexions.

Soudain, à un retour plus vif de sa pensée, il se redressa et son masque énergique prit une expression menaçante, cependant que, furieusement, son poing s'abattit sur le bureau qui gémit lamentablement.

— Nous allons bien voir, on ne se moquera pas ainsi de moi!...

Il rugissait plutôt qu'il ne parlait, les mots s'échappaient en sifflant de sa gorge, claquant ainsi que des coups de fouet.

Maintenant, li poursuivait :

— A-t-on jamais vu un pareil aplomb?... Pour qui me prend-on?... Pour un niais, peut-être?... Eh bien! je montrerai que je le suis moins qu'on ne le croyait.

Un effroyable juron fut la conclusion de ce discours, aussi haché qu'incohérent; puis Joseph Cervin, repoussant son siège, se mit à arpenter la pièce, de long en large, à la façon d'un fauve en cage.

La fureur à laquelle il était en proie le secouait de la tête aux pieds de longs frissons nerveux et son visage de brave homme si calme, si paisible d'ordinaire, s'injectait de sang.

Entre ses dents, il continuait à grommeler de sourdes menaces à l'adresse d'un invisible adversaire.

Un des principaux traits du caractère de Joseph Cervin était une grande énergie; sa vie n'en était qu'un long exemple.

Quarante ans auparavant, il n'était qu'un pauvre ouvrier verrier travaillant dans l'une des nombreuses usines qui dressent leurs hautes cheminées dans la Plaine Saint-Denis, aux portes de Paris.

A cette époque, il ne possédait rien autre que son intelligence et les vêtements qu'il portait sur le dos.

Mais Joseph Cervin s'était juré de faire fortune

et, bien que son capital fût inexistant, il ne doutait point de parvenir à son but.

Chaque soir, au retour de l'usine, il s'enfermait dans sa pauvre chambre d'hôtel et là, courbé sur sa table, il passait des heures à travailler, perfectionnant un nouveau procédé de fonte du verre dont il était l'inventeur et qui, selon lui, devait révolutionner toute la fabrication de la cristallerie de luxe.

Vivant chichement, se privant même parfois du nécessaire, Joseph Cervin était arrivé à amasser l'argent suffisant à la construction d'un four et alors il avait pu tenter quelques expériences.

Celles-ci avaient été des plus concluantes; si bien que, sans hésiter, l'inventeur était allé trouver son patron, M. Thierry, et là, au cours d'une conversation longue et animée, il lui avait expliqué sa méthode, le priant de venir visiter son four.

Surpris, intéressé, M. Thierry s'était laissé convaincre et rendez-vous avait été pris pour faire une expérience décisive.

Cette dernière avait été un véritable triomphe et, le soir même, les deux hommes signaient un contrat d'association.

D'ouvrier, Joseph Cervin devenait, du jour au lendemain, patron d'une des plus importantes verreries de France; sa part consistait uniquement dans l'apport de sa merveilleuse invention, laquelle allait permettre de doubler la production, cela à des prix défiant toute concurrence.

Quelques années plus tard, Cervin épousait la fille de son associé, Mlle Emma Thierry, personne douce et effacée; puis, son beau-père étant mort, l'ancien ouvrier s'était trouvé seul maître de la verrerie.

Bientôt, Mme Cervin mourait à son tour, laissant à son époux une fillette, Edith.

Cette enfant, c'était le grand amour de Joseph Cervin, la seule tendresse qu'il se fût permise au cours de sa rude et laborieuse existence, uniquement consacrée au travail.

Il avait voulu qu'Edith fût élevée dans le meilleur pensionnat de la capitale et qu'on n'épargnât rien pour lui donner une éducation susceptible d'en faire une véritable jeune fille du monde.

Au reste, sa fortune, devenue considérable, lui permettait bien cela.

Maintenant, Edith avait vingt ans; on la citait comme une des plus charmantes personnes de la haute société parisienne et, quelques semaines auparavant, les feuilles mondaines avaient annoncé à grand fracas son prochain mariage, lequel aurait lieu sous peu, en automne.

Au cours des bals de l'hiver précédent, Edith Cervin, que chaperonnait une cousine de sa mère, Mme Tanguy, veuve d'un ingénieur de talent, Edith Cervin avait fait la connaissance du comte d'Hampsen, l'un des membres les plus élégants de la colonie suédoise.

De part et d'autre, ç'avait été comme un coup de foudre.

Le comte Karl appartenait à l'une des plus anciennes familles de la Scandinavie.

Grand, blond, très élégant, très sportif, membre de très nombreux cercles, il portait comme pas un l'habit ou le smoking.

On citait ses mots, ses reparties; on vantait son chic inégalable, la bonne tenue de sa maison, contant avec un sourire les paris extraordinaires qu'il avait faits, les folles prodigalités que lui permettait son énorme fortune.

Bref, Karl d'Hampsen était un véritable grand seigneur dans toute l'acception du terme et, à notre époque de médiocrité générale, il éblouissait, en quelque sorte.

Avec tout cela, d'une courtoisie parfaite qui le faisait généralement bien venir des hommes, le comte possédait je ne sais quelle douceur fascinatrice dans le regard qui lui gagnait immanquablement les bonnes grâces des femmes.

Tout le monde en raffolait et il n'y avait point de soirée bien réussie sans sa présence.

Il paraît que la grande beauté d'Edith, avait su émouvoir profondément le cœur du noble Suédois, car, au début du printemps, moins de trois mois après le jour où il avait rencontré Mlle Cervin, Karl d'Hampsen adressait au riche verrier une demande en mariage parfaitement en règle.

Mme Tanguy, toute acquise au prétendant, l'avait chaudement appuyé auprès de son cousin.

Tout d'abord, Joseph Cervin avait fait la grimace, car il nourrissait d'autres projets pour sa fille.

Le fils d'un de ses anciens contremaîtres, Raymond Noury, un capitaine d'artillerie promis, disait-on, au plus bel avenir et que Cervin aimait comme s'il avait été son propre enfant, lui semblait un parti de beaucoup préférable pour Edith; au reste, cette union avait été arrêtée de longue date et le verrier n'ignorait point que Raymond Noury éprouvait pour celle qui devait être sa femme un de ces amours profonds, absolus, qui illuminent toute une vie.

Mais, pour l'instant, Raymond Noury était avec son régiment à Nîmes, dans le Midi. Ses visites à Paris étaient rares et le proverbe, qui prétend que les absents ont toujours tort, semblait devoir se vérifier une fois de plus.

Joseph Cervin avait dit à l'officier, lors de sa dernière permission.

— Mon cher Raymond, vous savez quelle affection, quelle estime j'ai pour vous. De son côté, Edith vous aime, j'en suis sûr. Dans ces conditions, dès que ma fille aura atteint sa vingt et unième année, je vous la donnerai, bien certain que vous ferez son bonheur.

Devant une volonté si nettement exprimée, l'officier s'était incliné, non sans regret; puis, il avait rejoint sa lointaine garnison.

Et voilà qu'aujourd'hui Edith voulait en épouser un autre?...

A ce sujet, il avait eu une très sérieuse explication avec sa fille.

Mais, nous l'avons dit, l'industriel avait toujours eu pour son unique enfant une tendresse exclusive qui le laissait faible, désarmé devant elle.

Edith avait pleuré, s'était jetée au cou de son père et cela avec tant d'élan, de sincérité que ce qui devait arriver s'était produit :

Joseph Cervin avait dit oui, Raymond avait été sacrifié...

Au début, l'industriel en avait bien éprouvé quelque remords, mais cette impression pénible s'était

vite effacée et, comme tout le monde, le verrier n'avait point tardé à subir l'influence du charme extraordinaire que le comte Karl semblait exercer sur ceux qu'il approchait.

M. d'Hampsen, avec une bonne grâce exquise, avait avoué à son futur beau-père que les folies de sa jeunesse l'avaient à peu près ruiné; mais ce temps-là était passé, maintenant, il était devenu un homme sérieux, ne rêvant que d'une vie paisible, près de son Edith chérie, si bien que Jaseph Cervin avait traité ce fait comme une chose sans importance.

Après tout, sa fille était assez riche pour deux; il ne demandait à son époux que de la rendre heureuse, et, puisque celui-ci semblait y être fermement déterminé, ce manque de fortune ne tirait pas à conséquence.

Avec les deux millions de dot que Joseph Cervin donnait à sa fille, le jeune ménage pourrait tenir un rang honorable; à la mort du verrier, il pourrait toucher une somme quadruple.

Edith était également l'héritière de Mme Tanguy, laquelle n'avait point d'enfant et jouissait d'un revenu assez considérable.

Bref, comme on le voit, Mlle Cervin constituait un fort beau parti et les deux époux n'avaient nullement besoin de se préoccuper de l'avenir.

En une courte lettre d'allure assez embarrassée, Joseph Cervin avait annoncé le nouvelle à Raymond Noury, lequel n'avait répondu que par quelques lignes.

Il souhaitait à la jeune fille tout le bonheur désirable et disait son intention de demander son changement pour le Tonkin.

— Pauvre garçon, il souffre! s'était dit le verrier très sincèrement affecté.

Puis, égoïstement, il avait ajouté, haussant les épaules :

— Bah! il se consolera... et puis, le bonheur d'Edith avant tout.

Ce fut dans ces conditions que le mariage des deux jeunes gens avait été fixé pour le début d'octobre.

CHAPITRE II

Cependant, on était déjà au mois de septembre.

Chaque année, à cette époque, Joseph Cervin venait à Cherbourg où il se rencontrait avec des représentants de grandes firmes américaines, anglaises et danoises, son usine ayant pris un développement extraordinaire, ce qui l'avait obligé à chercher des débouchés à l'étranger.

Le prochain mariage de sa fille ne pouvait dispenser l'industriel de ce déplacement annuel; aussi, s'y résigna-t-il, laissant à Paris Edith sous la garde de la bonne Mme Tanguy.

Il en fut de même pour le comte Karl, lequel venait faire quotidiennement sa cour à la jeune fille.

Cependant, las d'arpenter en tous sens son cabinet de travail, Joseph Cervin s'était assis de nouveau.

Son front plissé dénotait un intense effort de réflexion et, à mi-voix, il monologuait, calculant des dates, évaluant des hypothèses.

— Partir?... Regagner Paris?... Impossible, il me faut encore demeurer deux jours ici.

Il avait tiré de sa poche le carnet sur lequel il notait ses rendez-vous d'affaires et, à présent, il le feuilletait d'une main fiévreuse.

Il ne s'était pas trompé : certaines affaires impos-

sibles à remettre devaient être traitées par lui dans les quarante-huit heures.

Cervin eut vite pris une décision :

— Soit, je resterai ici, mais j'agirai quand même.

Maintenant, courbé sur son bureau, il libellait une dépêche pour Mme Tanguy :

« Ma chère Georgette (ce prénom était celui de l'excellente dame), pars immédiatement avec ta pupille pour ta propriété de Compiègne. N'indique à personne le but de votre voyage, à personne, pas même au comte d'Hampsen.

« C'est un petit secret que je t'expliquerai.

« Dans deux jours, je pars pour Paris; de là, je vous rejoindrai.

« Je compte sur toi pour garder le secret le plus absolu.

« Ton cousin dévoué,

« JOSEPH CERVIN. »

Ceci fait, il relut lentement sa dépêche; elle le satisfit.

— Georgette est une femme ponctuelle, elle obéira. Maintenant, à Edith.

Et, de nouveau, il écrivit :

« Ma chère enfant, ta cousine te communiquera ma dépêche. Il faut l'y confirmer. N'essaie pas de comprendre, il s'agit de ton bonheur. »

Et il signa.

— Maintenant, à l'autre, grommela-t-il.

Puis, après un instant de réflexion, il se décida :

« Monsieur, comptant rentrer prochainement à Paris, je pourrai vous communiquer, si vous le désirez, quelques renseignements confidentiels qui me sont parvenus de Stockholm et d'ailleurs.

« Peut-être ne jugerez-vous pas cela nécesasire.

« J'espère que vous comprendrez de quoi il s'agit.

« JOSEPH CERVIN. »

Ensuite, l'industriel sonna. Presque aussitôt, un garçon parut.

— Ceci de suite au télégraphe! fit-il en tendant au valet les dépêches destinées à Mme Tanguy et à Edith.

Puis, se parlant à lui-même :

— Quant à celle de d'Hampsen, je l'enverrai demain dans la journée, cela vaut mieux ainsi.

La cloche annonçant le dîner, tintant longuement, Cervin passa dans son cabinet de toilette où d'abondantes ablutions d'eau froide firent disparaître de son visage les traces que l'orage récent y avait laissées.

Redevenu maître de lui, le verrier gagna la salle à manger.

Le lendemain, ainsi qu'il se l'était promis, il faisait porter au télégraphe la dépêche de d'Hampsen, par le même garçon que la veille; puis, l'industriel se rendit à ses affaires.

Tous ceux qui le virent ce jour-là, et le suivant, ne remarquèrent aucun changement dans son humeur; seulement, on sentait qu'il avait hâte d'en terminer et de repartir. Rapidement, il concluait les marchés, les rendez-vous accordés par lui ne duraient que quelques minutes.

Ainsi qu'il l'avait arrêté, il bâcla tout en deux jours.

Maintenant, il était libre, il pouvait rentrer à Paris.

.....

L'express du matin, arrivant de Cherbourg, entrait en gare Saint-Lazare.

Le grand hall vitré, abritant les voies retentissait du sourd fracas causé par le passage du convoi sur les plaques tournantes; lentement l'express stoppa le long du quai.

Aussitôt, des employés se précipitèrent; les portières claquaient, les voyageurs sautaient en bas des wagons; ils semblaient tout heureux d'arriver.

Bientôt, leur flot pressé se dirigea vers la sortie et le personnel demeura seul sur le quai. Alors, la visite réglementaire commença.

Soudain, un des employés qui venait de monter sur le marchepied du premier compartiment de la voiture de première classe attelée en tête du train poussa un cri. On se précipita vers lui.

— Qu'y a-t-il? demandait-on de toutes parts.

Très pâle, l'employé balbutia :

— Là, sur les coussins, un homme assassiné...

Déjà, des mains se tendaient vers la portière encore close lorsque le chef de service intervint...

— Que personne n'ouvre; il faut prévenir la police.

Et il se précipita vers le bureau du commissaire de surveillance attaché à la gare, où il trouva deux hommes : M. Caron, le commissaire, et un étranger d'allures élégantes.

Voyant la figure bouleversée de l'employé, M. Caron interrogeait :

— Qu'y a-t-il donc?

— Dans l'express de Cherbourg, qui vient d'arriver, on a aperçu le corps d'un homme qui semble avoir été assassiné, répondait l'interpellé. J'ai défendu d'ouvrir le compartiment et suis accouru vous prévenir.

— Diable, s'écria Caron, vous avez bien fait!

Cependant, l'étranger prenait la parole :

— Nous allons voir de quoi il s'agit.

Et, comme le sous-chef de gare le regardait quelque peu stupéfait, il se nomma :

— M. Luc Hardy, détective.

En hâte, les trois hommes gagnèrent le quai.

Devant la voiture mystérieuse, un groupe se formait déjà. Cependant, Luc Hardy examina l'intérieur du compartiment, en montant sur le marchepied.

Un homme d'une soixantaine d'années environ gisait renversé sur la banquette de devant; son masque était noirâtre.

Le commissaire s'écria :

— Peut-être est-il encore temps de lui porter secours?

— J'en doute, répondit Luc Hardy en hochant la tête, il doit être mort!...

Puis, se tournant vers les employés qui l'entouraient :

— On n'a pas touché à cette portière?

— Non.

— Un voyageur quelconque est-il sorti de ce compartiment?

Le chef du train s'avança :

— Je suis certain que personne n'en est descendu.

— Comment cela?

— En arrivant en gare, je suis descendu de mon fourgon qui est tout près et je n'ai pas quitté cette voiture de vue. Du reste, voyez, elle était réservée.

Et l'employé désigna une plaque portant cette mention apposée sur le compartiment.

— Bien, dit Luc Hardy en ouvrant la portière.

En pénétrant dans le compartiment, le policier remarqua qu'un affreux désordre y régnait.

Il se pencha sur la victime; comme il l'avait affirmé, celle-ci était bien morte. Son masque était violâtre, convulsé, ses yeux se désorbitaient, sa langue pendait affreusement.

Au cou de la victime Luc Hardy remarqua un sillon noirâtre et profond. Sans doute, cette trace provenait d'une corde : l'homme avait été étranglé.

Dans ses mains crispées s'apercevaient des lambeaux de guipure arrachés aux housses recouvrant les coussins de la banquette d'arrière.

Cette banquette elle-même était piétinée, comme si un combat terrible s'y fût livré; cependant le cadavre avait été trouvé à terre, adossé à la banquette de devant.

Sa tête et ses bras reposaient même dessus.

Au contraire de l'autre, ladite banquette ne semblait nullement avoir souffert.

Le détective nota ce détail, mensura les pieds et les mains de l'infortuné; puis, armé de sa loupe, il examina les coins et recoins du compartiment.

Il y trouva de nombreuses empreintes, mais toutes appartenaient à l'homme assassiné. Aucun doute n'était possible à cet égard.

Personne n'était entré là, à part la victime.

Luc Hardy savait combien ces indices de la première heure sont souvent précieux; au cours de l'enquête, ils se trouvent peu à peu effacés. Aussi se hâtait-il de les recueillir.

Maintenant le détective examinait le corps.

Ainsi que nous l'avons dit, c'était un homme de soixante ans, de mise élégante et recherchée. Une émeraude de grande valeur formait son épingle de cravate; ses doigts portaient trois bagues; une forte chaîne d'or, à laquelle se trouvait attaché un très beau chronomètre, barrait son gilet.

Dans les poches du mort, Luc Hardy trouva un ticket de première classe provenant de Cherbourg, et deux portefeuilles volumineux.

Dans l'un, le policier compta dix mille francs en billets de banque; il y avait également un carnet de chèques. L'autre renfermait des papiers et quelques cartes de visites, dont plusieurs tombèrent.

Elles étaient au nom de Joseph Cervin, industriel, avenue de la Grande-Armée.

Le livre du chef de train, consulté, indiqua également que c'était un voyageur de ce nom qui avait retenu ce compartiment à Cherbourg.

Dans ces conditions, le doute n'était pas permis : l'homme assassiné était bien Joseph Cervin.

Comme tout le monde, Luc Hardy connaissait bien le nom de l'industriel.

Mais, comment celui-ci se trouvait-il là?

Comment l'avait-on assassiné?

Qui avait perpétré ce crime et dans quel but?

Voilà ce que se demandait Luc Hardy.

— Voyons, se dit-il après un instant de réflexion, deux points sont acquis : 1° le vol n'est pas le mobile du crime; en effet, puisque ni la somme considérable que Joseph Cervin porte sur lui, ni ses bijoux ne lui ont été dérobés, et voici dans ce filet son sac de voyage qui n'a pas été ouvert : je ne vois dessus que les empreintes du mort; 2° personne, autre que Joseph Cervin, n'a pris place dans ce compartiment; le témoignage du chef de train est formel.

« L'examen minutieux des lieux ne m'a montré aucune trace attribuable à l'assassin.

« Ce compartiment est séparé du reste de la voiture par une porte demeurée intacte : le verrou en est fermé à l'intérieur. Donc, le ou les criminels ne sont pas venus ici.

« Cela, pour moi, est clair comme le jour. Et cependant, Joseph Cervin a été assassiné. Alors?...

Arrivé à ce point de ses réflexions, Luc Hardy demeurait perplexe. Ce crime lui apparaissait mystérieux et compliqué.

Il examina ensuite le compartiment voisin : rien de particulier ne s'y remarquait.

Ayant terminé son inspection, Luc Hardy se retira, laissant au commissaire le soin de faire les constatations légales.

Ce dernier l'autorisa à emporter le portefeuille contenant les papiers trouvés sur l'industriel, à condition bien entendu, qu'il les tînt à la disposition de la justice.

Peut-être y découvrirait-il quelques renseignements utiles à son enquête?... Le détective se réserva de l'examiner plus tard.

En attendant, il se fit conduire à la demeure de Joseph Cervin.

Lorsqu'il y arriva, les domestiques lui apprirent que Mlle Edith et sa tante étaient parties pour une destination inconnue; deux dépêches arrivées de Cherbourg avaient sans doute motivé ce départ, que rien n'avait pu faire prévoir.

Ces dames avaient quitté Paris deux heures après avoir lu ces télégrammes. Elles étaient sorties à pied, annonçant une absence de longue durée. Une femme de chambre les accompagnait.

Devant l'hôtel, elles avaient arrêté une voiture; depuis, on ne les avait pas revues et les domestiques n'en avaient reçu aucune nouvelle.

Ce fut tout ce qu'apprit Luc Hardy.

— Voilà un départ qui ressemble fort à une fuite, se dit le détective. Que contenaient donc ces mystérieuses dépêches? Elles venaient de Cherbourg. Qui les avait envoyées? Joseph Cervin? Peut-être.

Luc Hardy connaissait les projets de mariage de Mlle Edith et du comte Karl d'Hampsen, les journaux mondains ayant bruyamment annoncé leurs fiançailles.

Il se fit donc conduire chez le comte suédois, lequel habitait, avenue de Villiers, un coquet et minuscule hôtel blotti entre cour et jardin.

Luc Hardy ayant fait passer sa carte, fut reçu presque aussitôt.

Le comte Karl se montra froid, mais correct; le policier lui ayant appris la mort de son futur beau-père, il parut atterré et on lisait sur son visage les traces d'une réelle émotion.

Cette nouvelle semblait l'affecter profondément.

Ensuite, le détective lui posa quelques questions; elles se rapportaient au voyage d'Edith et de sa cousine.

Quel était le but de ce déplacement? Où étaient ces dames à cette heure?

Le comte d'Hampsen déclara l'ignorer et, comme surpris, Luc Hardy objectait :

— Pourtant, vous étiez fiancé à Mlle Edith?

— En effet, convint le Suédois.

— Votre mariage devait avoir lieu dans un mois, c'est-à-dire en octobre?

— Oui...

— Alors?

Visiblement, le comte Karl semblait ennuyé de ces questions; pourtant, il ne se départait pas de sa bonne grâce, et, tranquillement, expliqua :

— Voilà tout ce que je sais :

« Il y a une semaine environ, je me présentais à l'hôtel Cervin; j'y venais régulièrement tous les jours et j'appris avec étonnement que ces dames étaient parties dans la soirée précédente. Cependant, je les avais vues la veille, mais ni l'une ni l'autre ne parlait de ce voyage prochain. Jugez si ma surprise fut extrême...

Cependant Luc Hardy demandait :

— Excusez-moi si j'insiste, mais mon devoir me force de ne négliger aucun détail.

— Je suis à votre disposition, répondit d'Hampsen en s'inclinant.

Après un silence, le détective reprit :

— Ni Mlle Edith, ni sa cousine ne vous ont laissé un mot d'explication au sujet de leur disparition, car, passez-moi le terme, c'en est presque une?

Très volontiers, le Suédois en convint.

— En effet!... Comme vous le supposez, Mlle Edith me fit remettre une lettre...

— Voulez-vous me la communiquer?

Le comte hésita :

— Mais...

Le policier, comprenant ses scrupules, ajouta vivement :

— Un détective est plus qu'un confesseur.

— Après tout, dit d'Hampsen se décidant, je ne vois aucun inconvénient à vous communiquer ce billet, mais je doute qu'il apporte quelque lumière sur l'assassinat du malheureux Cervin.

— Qui sait? dit Luc Hardy.

Sur ce, le comte sortit, pour revenir quelques minutes après.

Tendant au détective un papier mauve et parfumé sur lequel une dizaine de lignes étaient tracées, il lui dit :

— Voici, monsieur, lisez.

Luc Hardy obéit, dépliant le fin vélin.

Ce billet était ainsi conçu :

« Mon cher Karl,

« Ma cousine reçoit à l'instant une dépêche de mon père nous priant de partir immédiatement. Nous ne devons dire à personne, pas même à vous, l'endroit où nous nous rendons.

« Mon père me confirme ce désir dans une seconde dépêche.

« Ma bonne Georgette et moi n'y comprenons rien. Cependant, nous obéissons.

« Je quitte Paris le cœur bien gros à la pensée de ne plus vous revoir durant quelque temps. Pardonnez-moi et aussi ce secret que j'emporte. J'espère pouvoir vous conter tout cela bientôt.

« Votre fiancée,

« Edith ».

Luc Hardy relut une seconde fois ce billet laconique, puis le rendit au comte.

Celui-ci eut un sourire.

— Cette lecture ne vous a guère avancé, n'est-ce pas?

— Non.

— Je m'en doutais.

— De votre côté, n'avez-vous rien reçu de Joseph Cervin? demanda le policier.

Tranquillement, d'Hampsen répondit :

— Rien.

Luc Hardy prit alors congé. Il n'avait plus que faire avenue de Villiers.

Décidément, l'affaire s'embrouillait de plus en plus.

De tous côtés, le mystère l'enveloppait.

Une corrélation quelconque existait-elle entre le départ des deux femmes et l'assassinat de l'industriel? C'était peu probable.

Mais que contenaient ces mystérieuses dépêches?

Voilà ce que se demandait Luc Hardy.

CHAPITRE III

Le policier songeait encore :

— Une chose est vraiment surprenante. Joseph Cervin donne l'ordre à sa cousine et à sa fille de quitter Paris. Le billet laissé par Edith à d'Hampsen l'indique.

« Le verrier n'avise pas le comte de ses projets, celui-ci me l'a dit, et ce même billet d'Edith corrobore cette affirmation.

« En effet, la jeune fille dit à son fiancé que son père défend formellement de communiquer à quiconque le but et le motif de leur voyage. Elle lui en demande même pardon.

« Que cachent ces précautions? Qui visent-elles?

« Evidemment, Joseph Cervin avait un dessein en les prenant. Mais, lequel?...

« Voilà ce que j'ignore. Pourtant, il faut que je sache; peut-être le nœud de l'affaire est-il là?

Le policier avait donné l'ordre à son chauffeur de le conduire à l'office central des postes et télégraphes. Là, il fit prévenir le directeur qu'il désirait l'entretenir.

Parvenu auprès du fonctionnaire, le détective lui demanda de faire rechercher sur les livres de l'ad-

ministration le texte de deux dépêches arrivées le 7 septembre et adressées à Mlle Edith et à Mme Tanguy.

Ces télégrammes, signés Joseph Cervin, venaient de Cherbourg.

Très aimablement, le directeur répondit :

—Entendu, monsieur Luc Hardy. Dès que nous aurons retrouvé ces dépêches, je vous les ferai porter chez vous.

— Merci. Combien de temps vous faudra-t-il?

— Deux heures au plus.

— Parfait.

Le détective sortit enchanté. De là, il se rendit à la Sûreté, où il était bien connu, pour conseiller de rechercher sans tarder les voyageurs munis de billets de première classe arrivés le matin par l'express de Cherbourg.

A la gare, il avait appris qu'un contrôleur de route avait, à plusieurs reprises, vérifié les billets pendant le trajet.

Cela permettait donc d'affirmer que l'assassin, muni d'un de ces billets, puisqu'il devait être dans la même voiture que Joseph Cervin, était au nombre de ces voyageurs.

Un pointage des billets opérés à la gare indiquerait combien ces voyageurs étaient exactement.

Ensuite, Luc Hardy demanda qu'une sérieuse enquête fût ouverte, afin de retrouver au plus tôt Mme Tanguy et Mlle Edith.

Il pensait, non sans raison :

— Dès ce soir, les journaux annonceront l'assassinat de l'industriel; donc, sous peu, ces dames en auront connaissance. Si, immédiatement, elles ne donnent pas signe de vie, leur disparition déjà mystérieuse deviendra inexplicable. Cela constituera contre elles une présomption de culpabilité.

« Pourtant, je doute que les deux femmes soient pour quelque chose dans la mort de Cervin; mais il ne faut rien négliger.

Tranquille de ce côté, Luc Hardy rentra chez lui.

Raymond Larcher, un de ses lieutenants, l'y attendait. Le détective lui dit du ton familier qui était le sien :

— Mon garçon, tu vas prendre en filature le comte d'Hampsen.

— Il s'agit de l'affaire Cervin?

— Oui.

— Vous croyez que le comte...

— Je ne sais pas... Je cherche. Mais, en tout cas, ne perds pas cet homme de vue. Je fais surveiller ainsi tous ceux qui ont approché l'industriel, durant ces dernières semaines.

— Entendu.

Luc Hardy reprit :

— Je compte partir ce soir pour Cherbourg. Je t'informerai de mon retour...

— Vous espérez trouver quelque chose là-bas?

— Mais je te l'ai dit, s'impatienta le policier; je cherche. Il faut que je connaisse ce qu'a fait, à Cherbourg, Joseph Cervin. Le meilleur, pour cela, est d'y aller moi-même.

Sur ces mots, Raymond Larcher partit, afin de s'acquitter de sa mission. Alors, Luc Hardy procéda à l'examen des papiers contenus dans le portefeuille du mort.

Ils avaient trait à ses multiples affaires commerciales. Le policier n'y trouva rien d'intéressant pour lui.

Ses recherches furent interrompues par l'arrivée d'un employé du télégraphe qui lui apportait les dépêches demandées.

Avidement, Luc Hardy les déchiffra. Au fur et à mesure qu'il lisait, son visage exprimait sa désillusion.

En effet, elles ne lui apprenaient rien qu'il n'eût déjà deviné. C'étaient des ordres formels, mais le motif qui les avait inspirés demeurait caché.

Comme on s'en souvient, Cervin disait, dans celle adressée à sa cousine, qu'il la mettrait au courant dès son retour.

Luc Hardy demeura perplexe.

— Décidément, il faut que j'aille à Cherbourg. C'est dans cette ville que Cervin, par suite d'événements inconnus, a décidé le brusque départ de sa famille.

Dès son arrivée dans le port normand, le détec-

tive s'occupa de rechercher les personnes qui, de près ou de loin, avaient eu affaire à Cervin pendant son séjour.

La liste qu'il en dressa était fort longue.

D'autre part, beaucoup de ces personnes avaient quitté la ville, et le policier ne découvrit rien de ce côté.

Ensuite, il interrogea le personnel du Royal Hôtel. On se rappelle que c'était là qu'habitait Joseph Cervin.

Au cours de ses interrogatoires, Luc Hardy apprit que le 7 septembre, jour où le millionnaire avait expédié ses dépêches, il était rentré en proie à une grande colère : tous les témoins étaient d'accord sur ce point.

Comme Luc Hardy questionnait le domestique qui s'était rendu au télégraphe, celui-ci lui apprit que le verrier lui avait fait porter une troisième dépêche le lendemain.

— Bon, pensa le policier intéressé qui demanda :

— A qui était-elle adressée?

L'homme hésita une seconde.

— Mais, je ne sais pas, monsieur. Je n'ai pas lu la suscription.

Luc Hardy tira vingt francs de sa poche et, sans un mot, les remit au valet. Ensuite, il réitéra sa question.

Sans plus tergiverser, son interlocuteur se décida à répondre.

— Je crois que cette dépêche était adressée au comte d'Hampsen, à Paris.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr.

— Très bien... A présent, je n'ai plus besoin de vous.

Ainsi, une troisième dépêche existait. Pourquoi d'Hampsen avait-il nié la connaître?

— Il me la faut, se dit Luc Hardy.

Au bureau de l'hôtel, il apprit un autre incident.

Le lendemain du départ de Joseph Cervin, une personne inconnue avait téléphoné de Paris afin de savoir si l'industriel était toujours à Cherbourg.

On avait répondu que, la veille, Joseph Cervin avait pris le train pour Paris.

Cette déclaration intéressa beaucoup Luc Hardy.

Qui donc avait ainsi intérêt à connaître la date du départ du verrier?

Ses assassins, probablement.

Donc, tandis que Cervin quittait Cherbourg, eux se trouvaient encore à Paris.

— Le coup a été monté dans cette ville, conclut Luc Hardy.

Ensuite, il se rendit au télégraphe. Là, il fit chercher le texte de la dépêche du 8 septembre, et bientôt il l'eut en sa possession.

Le détective la lut avec attention; on s'en souvient sans doute :

« Monsieur,

« Comptant rentrer prochainement à Paris, je pourrai vous communiquer, si vous le désirez, quelques renseignements confidentiels qui me sont parvenus de Stockholm et d'ailleurs.

« Peut-être ne jugerez-vous pas cela nécessaire.

« J'espère que vous devinez ce dont il s'agit.

« JOSEPH CERVIN. »

— Tiens... tiens, murmura le détective après avoir relu une seconde fois. Très intéressante, ma foi.

« 1° Cervin y fait allusion à des faits dont le comte s'était bien gardé de se vanter. Quels sont ces faits?... Peu honorables, certainement;

« 2° Ceux-ci se sont passés en Suède notamment; Cervin indique Stockholm. Il les a reçus de cette ville et d'ailleurs. C'est clair!...

« Maintenant, il les a appris à Cherbourg. Mais, par qui? Cervin ne nomme personne, il dit : « J'ai reçu. »

« C'était là, sans doute, une réponse à une demande faite par lui; mais alors, pourquoi cette demande de renseignements? Soupçonnait-il donc la vérité? C'est probable. Cependant, les fiançailles des jeunes gens étaient officielles; à cette date, Cervin

n'avait aucun doute, sans cela, il se fût bien gardé de toute publicité à cet égard.

« Ses soupçons ne lui sont venus que plus tard? Probablement, lors de son séjour à Cherbourg?

« En effet, car la confirmation qu'il en reçut lui parvint en cette ville.

« D'autre part, Cervin y était venu seul; or, le meilleur moyen, il me semble, pour séparer Mlle Edith du comte, si l'industriel avait eu cette intention avant son départ de Paris, eût été d'emmener sa fille à Cherbourg. Donc, pendant qu'il se trouvait à Cherbourg, quelqu'un a parlé à Cervin de son futur gendre.

« Qui cela peut-il bien être?

Luc Hardy tira de sa poche la liste des personnes que Cervin avait vues pendant son séjour d'un mois à Cherbourg et ne put retenir une exclamation de surprise : il venait de lire :

« M. Hansboldt, verrier à Stockholm, c'est lui qui a parlé.

Malheureusement cet homme n'était plus à Cherbourg. Il avait vu Cervin dès son arrivée; depuis, on ne savait où il était parti.

Luc Hardy partit le jour même pour Paris ; il était fort satisfait de son voyage et, tout en roulant, se répétait :

— Cela va bien.

L'absence de Hansboldt ne le gênait nullement; puisque Cervin avait reçu des renseignements de Stockholm, il n'avait qu'à faire de même : en demander; c'était fort simple!

Aussi, avant de prendre le train, le détective télégraphia-t-il à ce sujet au chef de la police suédoise, prévenant de lui adresser la réponse à Paris.

— Je serais curieux, se disait le policier, de savoir ce que renferme le passé du comte d'Hampsen. Ce sont là des faits qui ne sont pas négligeables.

« De plus, cette précieuse dépêche m'apprend un fait grave : l'intention où était Cervin de rompre le mariage de sa fille, cela saute aux yeux.

Or, le beau Karl ne m'en a pas soufflé mot. Pourquoi? Profitant de l'ignorance de Mlle Edith, il espère donc l'épouser? Ceci est infiniment probable. Cette

jeune fille est un beau parti et le comte ne doit pas avoir le sou...

« Dans ces conditions, la mort du futur beau-père arrive fort à propos pour lui. Oui, mais cette mort est un assassinat.

« Le vol n'en fut pas le mobile; pourtant, les meurtriers avaient un but?...

« Est-ce que le beau Suédois serait de la combinaison?...

« Ma foi, cela m'en a tout l'air.

« Cependant, un point m'intrigue : comment s'y est-on pris pour supprimer ce pauvre verrier?... Son compartiment était exactement clos, personne n'y a pénétré... Voilà où cela s'embrouille, mais bah! je trouverai bien!

CHAPITRE IV

La propriété que Mme Tanguy possédait à Compiègne, était située à l'extrémité de la ville et donnait sur une large avenue peu fréquentée, conduisant directement à la forêt.

Elle se composait d'un parc de dimension moyenne enclos d'un haut mur; de beaux arbres l'ombrageaient sous lesquels circulaient des allées sinueuses.

La maison d'habitation, construite au début du siècle dernier était vaste et commode; c'était un édifice sans grand style mais solidement bâti en briques reposant sur un soubassement de pierres meulières.

Un jardin potager avait été aménagé vers la gauche, cependant que les communs s'élevaient à droite, derrière des massifs de fusains, de buis, et autres plantes toujours vertes.

Une cour sablée ornée de corbeilles fleuries précédait la demeure, la séparant de l'avenue, sur laquelle ouvrait une belle grille en fer forgé, chef-d'œuvre de ferronnerie remontant à la fin du règne de Louis XV.

C'est là que, se conformant aux ordres de M. Jo-

seph Cervin, Mme Tanguy et sa pupille Edith étaient venues se réfugier, en grand mystère, en la compagnie de la femme de chambre de la jeune fille, une Savoyarde sûre et dévouée, prénommée Louise.

Les deux femmes faisaient de fréquents séjours à Compiègne, durant la belle saison et souvent M. Joseph Cervin venait les y rejoindre. Edith avait une prédilection particulière pour ces lieux.

Elle y avait passé les meilleures heures de son enfance, les arbres séculaires l'avaient vu grandir, avaient perçu les cris joyeux de son enfance insouciante.

Plus tard, ils avaient été les témoins de ses rêveries d'adolescente.

Enfin, au cours du printemps précédent, alors que le cœur d'Edith s'éveillait à l'amour, ils avaient été les confidents discrets de ses premiers émois...

Néanmoins, ce n'est pas sans tristesse que la jeune fille avait revu ce séjour où elle ne pensait point revenir de l'année.

Elle avait trop d'affection, trop de respect pour son père, pour ne pas obéir aveuglément à ses prescriptions, son pauvre cœur dût-il en souffrir; cependant, son esprit clair, lucide, se révoltait presque lorsqu'elle songeait à tout ce que la conduite qui lui était imposée avait d'illogique, d'absurde...

Pourquoi ce mystère?...

A quoi rimaient ces extraordinaires précautions!...

Contre qui les prenait-on, quelles circonstances inconnues les imposaient?

Telles étaient les questions que se répétait Edith, alors que, par cette tiède matinée de septembre, elle errait mélancoliquement sous les voûtes rouillées que le feuillage des arbres étendait au-dessus des allées du parc.

Son père n'eût-il pu se montrer plus explicite dans les dépêches qu'il avait expédiées à Cherbourg et qui contenaient ses instructions?

La jeune fille n'hésitait point à se répondre affirmativement.

Et puis, que devait penser son fiancé d'une pareille façon d'agir, d'une telle disparition que rien ne légitimait?

Pourquoi M. Joseph Cervin avait-il exigé formellement qu'on ne le mît point dans la confidence?

De toute évidence, il y avait en ceci quelque chose de blessant pour le noble Suédois; on semblait l'envelopper dans la suspicion générale et Edith devait s'avouer que, si on eût agi pareillement à son égard, elle s'en fût trouvée profondément froissée.

Aussi, n'était-ce point sans regret, sans hésitation, qu'elle s'était résignée au départ, en silence...

Certes, avant de quitter Paris, elle avait bien expédié au comte Karl le billet que nous connaissons; elle y avait mis toute sa tendresse et elle promettait de promptes explications; cependant, cela ne la satisfaisait point.

- - Le pauvre ami, murmura-t-elle, comme il doit être malheureux!...

Elle ne l'était pas moins, à cette heure; aussi, un voile de mélancolie était-il répandu sur son visage expressif.

Edith Cervin venait d'atteindre sa vingtième année; c'était une grande jeune fille, d'allure élégante et distinguée, aux façons aristocratiques.

A la voir, on n'eût point soupçonné que son père avait débuté dans la vie en qualité de simple ouvrier verrier; on l'eût plutôt prise pour l'héritière de quelque très ancienne famille, au nom sonore et précédé d'une particule.

Le visage d'un ovale parfait avait des traits qui lui constituaient une beauté régulière dont un sourire quasi-perpétuel venait heureusement corriger la tendance à la gravité.

Les cheveux coupés court et bouclés naturellement étaient de ce blond cendré, doux et chaud, que certains peintres de l'école anglaise du dix-septième siècle affectionnaient pour leurs modèles.

Le front haut, bien dessiné, dominait un nez petit et droit aux narines extrêmement mobiles que soulignaient à droite et à gauche des sourcils nettement arqués, comme tracés au pinceau et dont la nuance était un peu plus foncée que celle de la chevelure.

Les yeux bleu sombre, largement fendus en

amande et ombragés de cils presque noirs, d'une longueur inusitée, avaient un regard clair, lumineux, extraordinairement direct.

La bouche rouge, aux lèvres délicatement ourlées, s'entr'ouvrait sur une double rangée de dents petites et blanches, véritables perles qui semblaient échappées de quelque précieux écrin.

Le menton, fortement modelé et creusé d'une fossette, indiquait la volonté, l'énergie dont Edith avait hérité de son père.

De mignonnes oreilles, sœurs des coquillages rosés qui tapissent le fond de certains golfes, complétaient cet ensemble où tout n'était que grâce, qu'harmonie...

Afin de se préserver de la fraîcheur de la matinée, car il avait plu assez abondamment durant la nuit, Mlle Cervin avait passé par-dessus sa robe d'intérieur en charmeuse gris de lin, un épais manteau de voyage en tissu anglais chaud et confortable.

Un bonnichon de même étoffe reposait sur la mousse de sa chevelure; ses petits pieds, chaussés de souliers de cuir fauve, foulaient distraitement le tapis de feuilles tombées que le vent d'automne avait amoncelées dans les allées.

La tête légèrement inclinée sur la poitrine, Edith cheminait lentement, absorbée en de profondes réflexions; elle n'accordait pas la moindre attention au paysage environnant et dont, pourtant, la mélancolie s'harmonisait si bien avec la nature de ses pensées.

— Enfin, murmura-t-elle d'une voix un peu lasse, père ne tardera pas à arriver et il nous donnera le mot de cette énigme... Je lui demanderai l'autorisation d'écrire à mon fiancé et peut-être consentira-t-il à inviter Karl à venir nous rejoindre à Compiègne, à moins que nous ne rentrions immédiatement à Paris, ce qui serait de beaucoup préférable.

Un soupir étouffé souligna ces derniers mots et la belle jeune fille, ayant entrevu un jardinier dont la silhouette se profilait au delà d'un rideau d'arbres, pressa le pas afin de ne pas croiser ce serviteur.

En effet, en l'humeur où elle se trouvait, la présence de tout être humain lui était à charge; elle eût

voulu être seule dans le domaine, n'entendre aucun bruit, ne voir personne.

Cependant, au bout de l'allée qu'elle suivait, la façade rose de l'habitation apparaissait et Edith allait se résoudre à tourner à gauche, dans un sentier filant sous la futaie, lorsqu'à une fenêtre du premier étage, elle crut reconnaître sa cousine, Mme Tanguy.

De son côté, celle-ci avait aperçu la promeneuse et, de loin, elle lui adressait des signes répétés sur la signification desquels il n'y avait pas moyen de se méprendre.

Evidemment, la bonne dame priait sa pupille de l'attendre.

Mlle Cervin eût préféré demeurer seule, en compagnie de ses pensées; pourtant, comprenant qu'il lui était impossible de s'excuser, elle s'immobilisa et, appuyée de l'épaule au tronc rugueux d'un chêne, elle resta sur place.

Déjà, Mme Tanguy avait abandonné la croisée de sa chambre et, quelques minutes plus tard, elle traversait d'un pas pressé l'espace la séparant de la jeune fille.

La vieille dame était une personne d'une cinquantaine d'années, au visage doux et débonnaire, aux traits fins et comme effacés.

Son front s'encadrait de bandeaux de cheveux, prématurément blanchis, et le regard de ses yeux gris révélait éloquemment les douleurs endurées avec résignation, sans que, pour cela, le caractère s'en trouvât altéré le moins du monde.

Toujours vêtue de sombre, indulgente à tous et facile à vivre, Mme Tanguy était adorée de son entourage. Joseph Cervin, le rude maître verrier, avait pour elle une affection qui confinait à la vénération, et lorsqu'il disait : « Cette bonne Georgette... » on comprenait que ce n'était pas là une vaine formule.

N'ayant point d'enfant, Mme Tanguy avait reporté sur Edith tous les trésors de tendresse enfermés en son cœur maternel; elle avait vraiment remplacé auprès de la jeune fille la mère prématurément disparue.

Aussi les deux femmes s'adoraient-elles et leur entente était parfaite.

— Bonjour, ma chère enfant, disait cependant la bonne dame, sur un ton faussement enjoué, en abordant sa pupille, laquelle venait de se décider à faire un pas à sa rencontre, nous nous sommes levée de bien bonne heure, il me semble!... Il était à peine huit heures lorsque je suis entrée dans ta chambre et tu étais déjà sortie.

— Oui, je ne pouvais dormir; aussi suis-je descendue afin de me promener dans le parc.

Tout en répondant de la sorte, Edith offrait à sa parente son front sur lequel celle-ci déposa un baiser léger.

— Tu n'y a pas pris froid, j'espère? s'inquiéta la bonne dame, prompte à s'alarmer.

— Oh non... Voyez, j'avais pris la précaution d'endosser ce gros manteau.

— Et tu fis bien... ces matinées d'automne ont des fraîcheurs traîtresses dont il faut se défier.

Et mentalement, Mme Tanguy ajoutait :

— Quelle déplorable idée mon cousin Cervin a-t-il eue de nous expédier ici, surtout cette année, où septembre est particulièrement froid... On voit bien qu'il n'a pas de rhumatismes... Si sa fille ou moi n'attrapons pas quelque mauvaise bronchite, ce ne sera pas sa faute... Je me réserve de lui dire ce que je pense à ce sujet, lors de notre prochaine entrevue, laquelle ne tardera pas, souhaitons-le pour tout le monde!...

Néanmoins, Mme Tanguy se garda bien de formuler ses réflexions à haute voix; son mécontentement était évident, mais en songeant à la peine d'Edith, elle trouvait la force de le surmonter.

Et puis, dans la façon de faire de Joseph Cervin, elle trouvait quelque chose qui ressemblait presque à un manque d'égards et cela la choquait au delà de toute expression.

Il avait fallu la très réelle amitié qu'elle portait à son cousin dont, au reste, elle subissait pleinement l'influence, pour qu'elle se décidât à quitter aussi précipitamment l'hôtel de l'avenue de la Grande-Armée où, déjà, elle avait pris de confortables quartiers d'hiver.

— Marchons, veux-tu? la promenade nous fera du bien, nous donnera de l'appétit, tout en nous empêchant de nous refroidir, fit-elle gaiement, en passant son bras sous celui de la jeune fille.

— Comme vous voudrez.

— A moins que tu ne sois fatiguée et que tu ne préfères rentrer.

— Nullement, protesta Edith, laquelle songeait tristement : être ici ou là, que m'importe, puisque je suis éloignée du seul endroit où je désirerais me trouver.

Et, suivant sa pensée, elle questionna, tournée vers sa cousine :

— Il n'est rien arrivé de la part de mon père?

— Non, pas la moindre dépêche, pas le plus petit coup de téléphone!

— En ce cas, c'est qu'il va venir nous rejoindre, conformément à sa promesse.

— Je veux le croire, maugréa Mme Tanguy.

— Le temps a dû lui manquer pour nous aviser, continuait cependant Edith, à qui les griefs de sa parente n'avaient point échappé et qui s'efforçait d'excuser son père.

Mme Tanguy avait bonne envie de répliquer qu'on trouve toujours les quelques minutes nécessaires à l'expédition d'un télégramme et que ce brave Cervin, en dépit de toutes les qualités qui faisaient de lui un homme véritablement supérieur, pécherait toujours par son manque d'éducation; mais elle se tut, ne voulant point chagriner Edith.

Déjà, les deux femmes avaient fait quelques pas sous les arbres et elles allaient disparaître au détour d'une allée lorsque le bruit d'une course précipitée, en retentissant derrière elles, leur fit simultanément tourner la tête.

En même temps, une voix féminine appelait :

— Madame! Madame!...

Les promeneuses reconnurent alors Louise, la femme de chambre d'Edith.

— Quel besoin de me héler ainsi? commençait Mme Tanguy.

Mais elle ne poursuivit point, réprimant mal un geste de surprise.

La camériste semblait bouleversée, hors d'elle-même; son visage chiffonné était d'une pâleur mortelle, sa voix altérée, et tout en courant, elle brandissait un journal à demi-déplié.

En apercevant Edith, que le tronc d'un chêne énorme lui avait masquée jusque-là, la soubrette marqua un brusque temps d'arrêt; même, on eût juré qu'elle esquissait un mouvement de fuite tandis qu'un flot de sang empourprait ses joues.

— Eh bien! qu'avez-vous? vous n'allez point repartir? s'exclama Mme Tanguy, quelque peu impatientée.

— Vous aurais-je fait peur, ma pauvre Louise? ajoutait en même temps Edith.

— Non, Mademoiselle... bégaya la femme de chambre, dont le trouble atteignait à son paroxysme; seulement, je ne m'attendais pas à voir Mademoiselle... j'ignorais qu'elle fût avec Madame...

— Il n'y a pas là de quoi vous troubler ainsi...

— Allons, dites ce que vous voulez... et qu'on en finisse, intervint Mme Tanguy qui frissonnait presque, vous n'allez point nous tenir immobiles sous ces arbres.

— C'est que... madame...

Louise ne trouvait plus ses mots; son regard éperdu allait de la vieille dame à la jeune fille, semblant quémander un appui, formuler une incompréhensible prière.

— Voyons, en terminerons-nous? s'écria Mme Tanguy avec quelque brusquerie, et d'abord, pourquoi ce journal, je ne vous l'ai pas demandé...

— Il vient d'arriver, murmura la pauvre fille, qui achevait de perdre la tête.

— Sans doute désiriez-vous nous le montrer? fit doucement Edith, non moins étonnée que sa compagne. Donnez-le moi...

Ce disant, elle allongeait la main pour s'en saisir; avec un mouvement d'effroi, Louise tenta de le cacher derrière son dos.

Trop tard!...

Déjà, les doigts d'Edith s'étaient emparés de la feuille et, machinalement, elle y jetait les yeux, ce-

pendant que la soubrette, affolée, se cachait le visage de son bras en criant :

— Mademoiselle... au nom du ciel... Ne lisez pas!... Madame, ne la laissez pas...

Un cri rauque, inarticulé, s'échappant des lèvres d'Edith, qui était soudainement devenue livide, l'interrompit...

En même temps, la jeune fille, abandonnant sa compagne, faisait quelques pas au hasard; ses bras battirent l'air en un geste désordonné et, brusquement, comme foudroyée, elle s'effondra à la renverse.

Sans Mme Tanguy qui, bien qu'abasourdie, s'était précipitée pour la soutenir, l'infortunée jeune fille eût roulé sur le sol; déjà, Louise accourait, appelant à l'aide; à ses cris, un jardinier se montra, venant au secours des deux femmes.

Edith Cervin avait perdu connaissance et, pâle comme un beau lis, elle semblait morte; entre ses doigts crispés, le journal demeurait à demi froissé.

— Mon Dieu, mon Dieu!... mais elle est évanouie, gémissait Mme Tanguy. Il faut la transporter à la maison... Que s'est-il passé?... Je n'y comprends rien.

— Laissez-moi faire, Madame, je vais porter Mademoiselle, fit le jardinier en soulevant entre ses bras le corps inerte de la pauvre enfant.

Ce fut à ce moment que les regards de Mme Tanguy tombèrent sur la manchette imprimée en grosses lettres en tête du journal; elle y lut la réponse à la question qu'elle venait de formuler, réponse que la pauvre Louise n'avait eu ni le temps, ni le courage de faire.

En effet, voici quel était le titre de l'article :

« Dans l'express de Cherbourg, mystérieux assassinat de M. Joseph Cervin... »

— Mon Dieu, gémit Mme Tanguy, mon Dieu, la pauvre enfant... ce malheureux Joseph...

Et sa main défaillante s'appuyait à l'épaule de Louise qui s'était précipitée à son aide et balbutiait :

— Oui, Madame, c'est horrible... ce pauvre Monsieur!... J'avais lu la nouvelle car le journal vient

d'arriver; c'est pour en prévenir Madame que je courais après Madame... il y a tous les détails...

Mais Mme Tanguy n'entendait point; brisée, anéantie, elle suivait machinalement, d'un pas incertain, le jardinier qui emportait Edith toujours évanouie vers l'habitation, en murmurant d'une voix sans timbre :

— Ah! ce malheureux Joseph... Assassiné... ma pauvre petite Edith!...

CHAPITRE V

Luc Hardy était confiant en l'avenir et, en arrivant à Paris, il trouva Raymond Larcher qui, prévenu, l'attendait.

— Eh bien? demanda Luc Hardy.

L'autre hocha la tête :

— Je n'ai rien trouvé, patron.

— Cela ne m'étonne pas.

— Ah!

— Non, pas du tout!

— Le comte d'Hampsen mène une vie très régulière.

— Tant mieux.

Larcher était stupéfait; aussi questionna-t-il :

— Pourquoi?

— Pour rien. Si le comte Karl est tranquille, c'est que rien ne le gêne.

— Il paraît.

Raymond Larcher regardait son chef; décidément, l'attitude de Luc Hardy lui semblait bizarre, il flairait quelque chose.

— Qu'est-ce que vous avez donc appris, patron?

Luc Hardy se mit à rire franchement.

— Curieux, va!

— Dame!

— Je te dirai tout cela plus tard...

— Comme vous voudrez... Faut-il continuer ma surveillance?

— Plus que jamais. A-t-on retrouvé Mlle Edith et Mme Tanguy?

— Oui, elles s'étaient rendues à Compiègne, où Mme Tanguy possède une propriété.

— Je le savais.

Larcher demeura stupéfait, contemplant son chef avec des yeux ronds.

— Continue, mon pauvre Larcher, reprit cependant Luc Hardy, qui s'amusait ferme de l'étonnement de son subordonné.

Néanmoins, après un silence, il continua :

— Dès qu'elles ont appris la fin tragique de M. Cervin, ces dames sont rentrées à Paris; cette mort les désespère.

— Elles ont été interrogées?

— Oui, par le chef de la Sûreté.

— Qu'ont-elles dit?

— Pas grand'chose, elles ne savent rien. Elles ont remis à la police deux dépêches que Joseph Cervin leur envoya de Cherbourg et celles-ci ne nous apprennent rien.

— Je les connais.

Du coup, Raymond Larcher perdit patience.

— Ah! çà! patron, me direz-vous...?

— Plus tard! coupa Luc Hardy avec autorité, plus tard!

— C'est égal, grogna Larcher, elle est raide.

Mais Luc Hardy poursuivait, interrogeant :

— Le comte d'Hampsen voit-il ces dames?

— Oh! tous les jours.

— Bien.

— Il est fiancé à Mlle Edith, sa place est auprès d'elle et chacun trouve cela tout naturel.

— Parfait.

— Ce n'est pas votre avis?

— Mais si... A quand le mariage?

— M. Cervin l'avait fixé au mois d'octobre, mais je crois savoir que Mme Tanguy, très effrayée de la

mort de son cousin et désirant donner un protecteur à sa jeune parente, voudrait en avancer la date...

« Le mariage, célébré dans la plus stricte intimité, serait, paraît-il, pour les premiers jours d'octobre.

— Fort bien... Qu'en pense le comte?

— Il en semble très heureux, cela se comprend.

— Evidemment. Eh bien! écoute-moi, Larcher, je vais te faire un plaisir.

— Lequel?

— Ta curiosité est excitée, n'est-ce pas

— Certes.

— Je vais t'apprendre ce que je sais.

Et Luc Hardy mit son agent au courant des résultats de son voyage.

— Bravo! s'écria celui-ci, vous êtes bien le premier des détectives!

— Maintenant, mon garçon, va reprendre ton poste auprès d'Hampsen, répliqua Luc Hardy avec un sourire.

Le lieutenant s'éclipsa, laissant son chef à ses occupations.

Ainsi que l'avait prévu Luc Hardy, Cervin étant mort, le Suédois ne parlait pas de l'intention où avait été l'industriel de rompre le mariage. Donc, l'assassinat lui profitait.

Cette présomption s'ajoutant à celle que possédait le détective, le confirma dans sa pensée. Son flair lui indiquait que la vérité était de ce côté.

Ensuite, Luc Hardy prit sur son bureau un volumineux rapport; c'était celui du médecin légiste chargé de pratiquer l'autopsie de Cervin.

Plusieurs points importants s'y trouvaient précisés.

1° La mort de l'industriel avait été causée par strangulation. Une corde en avait été l'instrument.

Le médecin en avait relevé dans les chairs le sillon et l'empreinte.

2° Cette corde, tirée violemment de bas en haut, avait fortement pénétré dans le cou.

3° Le meurtrier devait avoir eu grand'peine à l'enlever du col de sa victime.

En effet, à l'endroit où s'imprimait la trace du nœud coulant, la plaie gardait l'effort visible des doigts du criminel.

Bien entendu, le docteur avait fait photographier ces précieuses empreintes.

4° La mort de Joseph Cervin devait remonter à sept heures du matin, c'est-à-dire une heure avant l'arrivée de l'express.

— Bon, se dit Luc Hardy, voici des renseignements intéressants.

Déjà il examinait un autre rapport : c'était celui des agents chargés de rechercher les voyageurs de première classe du train de Cherbourg.

Toutes ces personnes avaient été retrouvées, sauf une. Leurs témoignages suivaient; rien de remarquable ne s'y était consigné.

Toute l'attention de Luc Hardy se concentra sur le mystérieux personnage demeuré introuvable.

Le signalement qu'en donnaient tous les témoins était assez précis et le détective le résuma ainsi :

— Une trentaine d'années, grand, mince, moustaches et barbiche brunes, lorgnon bleu fortement teinté, allures élégantes. Vêtements : long pardessus foncé, gants de peau, grand feutre rabattu.

Cet homme était monté à Evreux, cette station étant la dernière où le train se fût arrêté avant Paris.

Il en était reparti à six heures vingt-cinq.

Les voyageurs, encore engourdis de sommeil, ne savaient pas exactement dans quel compartiment s'était installé le mystérieux inconnu. Quant à eux, leurs places étaient soigneusement indiquées.

Luc Hardy remarqua que les deux compartiments situés à la suite de celui occupé par Joseph Cervin étaient ainsi demeurés vides. Cet incident avait singulièrement facilité la tâche du malfaiteur.

Le billet de celui-ci, timbré de la station d'Evreux, avait été retrouvé à la gare Saint-Lazare, parmi ceux des autres voyageurs.

Tout s'enchaînait parfaitement : cet homme devait être l'assassin. Il était monté dans le train à Evreux, à six heures vingt-cinq. A sept heures, Joseph Cervin mourait étranglé.

Seulement, que faisait cet individu à Evreux? Habitait-il la ville? Y était-il simplement venu attendre le passage de l'express?

Luc Hardy inclinait pour cette dernière hypothèse et conclut :

— Il faudra voir.

Maintenant, le détective relisait le signalement de l'assassin.

Evidemment, cet homme avait pris ses précautions pour ne pas être reconnu : son lorgnon bleu l'indiquait assez.

— Il ne faut pas non plus attacher d'importance à la couleur de la barbiche, de la moustache, tout cela devait être postiche, pensa le détective, c'est l'enfance de l'art, le complément indiqué du feutre rabattu et du lorgnon bleuté.

« Au contraire, un point apparaît :

« Si l'assassin se maquille en brun, c'est que telle n'est pas sa teinte naturelle. Donc, il est blond ou roux. Une barbiche, même brune, donnerait à sa physionomie son aspect habituel.

« Conclusion :

« En réalité, il ne porte pas la barbe. La même objection s'applique aux moustaches. Cet homme doit avoir le visage rasé.

« Du signalement donné par les voyageurs, un seul point est à retenir : l'inconnu est grand et mince.

« De plus, comme j'ai établi qu'il était blond et rasé, je le possède maintenant dans ses grandes lignes... Oui, c'est cela... Eh! mais... Tiens... tiens... tiens!... Le comte Karl d'Hampsen ressemble assez à ce portrait, c'est même le sien, ma parole... Aurait-il donc travaillé lui-même? Ma foi, je n'en serais pas surpris.

« Plus je vais, et plus je crois à la culpabilité de cet homme; pour moi, il en sait long sur cette affaire.

Accoudé à son bureau, le menton dans les mains, Luc Hardy réfléchissait longuement, s'efforçant de coordonner ses déductions, d'ajuster ses hypothèses à la vérité probable. Après un temps, il reprit, se parlant à lui-même :

— Admettons que d'Hampsen ait fait le coup; il lui a fallu, pour cela, quitter Paris. Il faudra que je fasse rechercher l'emploi de son temps la veille du crime.

« J'avais demandé à Larcher de s'en inquiéter. L'a-t-il fait? Voyons un peu.

Et le détective attira à lui le carnet qu'en arrivant Raymond Larcher lui avait remis.

C'étaient des notes détaillées prises, jour par jour, par l'agent qui y rendait compte de sa mission.

Cependant, le policier feuilletait les pages d'un doigt impatienté. Enfin, sur l'une d'elles, il lut :

« Renseignements recueillis sur l'emploi des journées de K. H. avant le crime. »

Les notes de Raymond Larcher étaient très complètes, elles retraçaient exactement ce qu'avait fait le comte au cours de la semaine et, surtout, elles devenaient d'une précision frappante en ce qui concernait les deux derniers jours.

Luc Hardy le remarqua.

— Comment Larcher a-t-il pu obtenir tous ces détails? se demanda-t-il. En ces quarante-huit heures notre comte a vécu vraiment au grand jour. Ma parole, cela devient suspect. Quelle simplicité! On parierait presque qu'il l'a fait exprès. Cela sent l'alibi d'une lieue.

« Voyons, qu'a-t-il fait la veille du jour où l'on assassina son futur beau-père?

« Rien d'étonnant : promenade à cheval, déjeuner, visites, promenades, cercle, dîner au restaurant, partie de bridge, coucher à onze heures.

« Ah! ah! à onze heures... se dit Luc Hardy, parvenu à ce point de son énumération, voilà une heure bien bourgeoise pour un aussi grand seigneur. Voyons l'indicateur des chemins de fer? A quelle heure y a-t-il un train partant de Paris pour Evreux? Luc Hardy chercha et, presque aussitôt, une exclamation lui échappa :

— Parbleu! Train omnibus : départ 1 h. 50 du matin. Evreux, arrivée : 5 h. 47. C'est clair et net. En prenant ce train, on pouvait, trente-huit minutes plus tard, remonter dans l'express de Cherbourg.

« Maintenant, d'Hampsen l'a-t-il fait? Cela reste à savoir.

Le détective s'empara du téléphone.

— Allô... allô... le 19, à Evreux...

C'était le numéro de la gare de cette ville,

Bientôt la communication fut établie.

— Allô... allô... reprenait Luc Hardy. Le chef de gare, s'il vous plaît?... Oui, à lui-même!... Affaire tout à fait confidentielle... Je suis Luc Hardy, détective... C'est bien, j'entends.

Quelques secondes plus tard, la sonnerie retentit : de nouveau, Luc Hardy se plaça à l'appareil.

— Le chef de gare, n'est-ce pas? Faites rechercher si vous n'avez pas parmi les billets des voyageurs arrivés le 10 septembre au matin, par le train de 5 h. 47, venant de Paris, un billet de première classe. Prévenez-moi lorsque ce sera fait... Merci...

Et le policier raccrocha les récepteurs.

Au bout de deux heures à peine, il fut rappelé à l'appareil : c'était la réponse.

Voici ce que disait le chef de gare :

— Sept billets ont été donnés par les voyageurs du train de 5 h. 47 à mes employés : trois sont de deuxième classe, quatre de troisième, il n'y en a pas de première.

— Diable, se dit Luc Hardy. Me serais-je trompé?

Cependant, le chef de gare continuait :

— Les trois billets de seconde classe proviennent d'aller et retour de Paris à Evreux.

— Bien.

— Sur les quatre billets de troisième classe, il y a :

« 1° Un aller et retour Evreux-Paris; 2° un billet à prix réduit d'instituteur; 3° un aller et retour Paris-Evreux.

— Et le quatrième?

— Est un aller simple pris à Paris.

Un éclair brilla dans les yeux du détective. Il comprenait : ce billet simple, mais c'était celui de l'assassin!...

La ruse était grossière.

Pourtant, avec un autre que le détective, elle eût réussi.

Maintenant, le chef de gare demandait :

— Vous n'avez plus besoin de moi?

— Non, merci.

— Au revoir, monsieur, toujours à vos ordres.

Luc Hardy exultait, ses déductions se réalisaient,

il se sentait sur la piste; mais deux points cependant demeuraient obscurs.

Dans les papiers de Cervin ne se trouvait pas la réponse venue de Stockholm.

Elle existait, pourtant. Cervin le disait dans sa troisième dépêche. Donc, en rentrant à Paris, il devait l'avoir sur lui. Alors, où était-elle? L'assassin s'en serait-il emparé?

En ce cas, il avait pénétré dans le wagon; cependant, Luc Hardy n'y avait pas vu ses traces. Donc, ce papier était encore parmi ceux de Joseph Cervin.

On comprend toute l'importance de ce point.

L'autre obscurité capitale était la suivante :

Comment un assassin placé hors du compartiment du verrier avait-il pu l'étrangler? Cela paraissait impossible. Poutrant, cela était. De plus, le meurtrier avait touché sa victime... Il avait retiré la corde instrument de mort, si bien que le médecin avait même pu photographier les empreintes du criminel.

Comment avait fait celui-ci? Il faut avouer que le problème était ardu, et, à tout autre que Luc Hardy, il eût paru insoluble.

Mais celui-ci ne se décourageait pas, sans cesse il examinait la question et la retournait sous toutes ses faces.

— Il faut que je trouve, se répétait-il.

CHAPITRE VI

Luc Hardy résolut de s'attaquer au premier point : la fiche de renseignements.

Pour cela, il procéda à un nouvel examen du portefeuille de Joseph Cervin, portefeuille que le Parquet ne lui avait pas encore réclamé.

Un à un, il en prit les papiers, les déplia, les secoua et ne trouva rien.

Il pensa ensuite au portefeuille lui-même. Il était en cuir fort et épais; une photographie d'Edith s'y trouvait placée.

Soudain, Luc Hardy haussa les épaules :

— C'était si simple!

Il fit glisser la photographie hors de son encadrement de cuir et alors un papier apparut que le policier ouvrit vivement.

« Monsieur, lut-il. En réponse à votre demande, voici les renseignements recueillis sur le comte Karl d'Hampsen.

« Noblesse authentique, fortune nulle. Vingt-sept ans, sans famille, quatre condamnations pour vols à

Stockholm, faux à Christiania, escroquerie à Copenhague, abus de confiance à Dantzig. Fut pendant deux ans secrétaire d'ambassade à Pétrograd. Démissionna à la suite d'indélicatesse. Dettes énormes. De première force à l'épée et au pistolet. Individu dangereux. Ces notes sont confidentielles.

« Agence Bienlstack, Stockholm (Suède).

« *Le Directeur* : BRUGG. »

— C'est parfait, se dit Luc Hardy, voilà un gentleman accompli. Je comprends maintenant la dépêche de l'industriel... A présent, retournons à la gare!

Le détective voulait à nouveau examiner le compartiment, théâtre du meurtre.

En passant, il pria M. Caron, le commissaire de police de l'accompagner.

Le wagon, mis sous scellés, avait été placé sur une voie de garage. Tous deux s'y rendirent et montèrent dans le compartiment qu'occupait Cervin et, là, Luc Hardy expliqua, en indiquant la banquette de devant :

— Le corps a été retrouvé ici. Mais les traces de lutte sont sur celle de derrière. En se débattant, Cervin arracha des lambeaux de cette guipure. Tenez, à cet endroit. Donc, il était assis sur cette banquette, près de la place indiquée.

— Oui, dit le commissaire, qui suivait avec attention la démonstration de son interlocuteur.

— Asseyez-vous là, reprit Luc Hardy, je vais passer dans le compartiment voisin; de cette façon, nous occuperons, vous la place de l'industriel, moi celle du meurtrier.

Aussitôt, la manœuvre fut exécutée. Le détective se trouva alors seul dans le second compartiment. Puis, tirant de sa poche une mince cordelette :

— Voyons, comment m'y prendrais-je pour passer ce nœud coulant au cou du commissaire? murmura-t-il.

« D'abord, le meurtrier a dû épier sa victime... Imitons-le.

Dans la cloison mitoyenne, un carreau se trouvait

encastré. S'agenouillant sur la banquette, Luc Hardy regarda au travers. Ainsi, il embrassait le compartiment voisin.

Soudain, juste au-dessous de lui, il aperçut M. Caron assis paisiblement. Ce fut un trait de lumière.

Le carreau était un verre épais maintenu là par quatre rainures faisant saillie sur la cloison. Un examen attentif fit voir au policier qu'un des montants contenant la rainure était mobile.

Ce dispositif servait pour le remplacement des carreaux cassés.

Faisant levier avec la pointe de son canif, Luc Hardy abaissa le montant en question. Alors, facilement, il enleva la glace. L'ouverture ainsi pratiquée permettait largement le passage de la main.

Le détective lança son nœud coulant au cou de M. Caron, qu'il dominait. Cela n'exigeait que de l'adresse.

Le commissaire jeta un cri de surprise.

— Comment, c'est par là?

— Vous voyez. Si je tirais maintenant sur la corde, votre compte serait bon.

— Certes.

— C'est très simple.

— En effet. Du diable si je l'aurais deviné.

— Oh! j'ai cherché.

— Comment l'assassin fit-il ensuite pour enlever son nœud coulant du cou de la victime? demanda M. Caron.

— Voici, répondit Luc Hardy, ce que je suppose : « Au moyen de sa corde, il hissa le cadavre jusqu'à l'ouverture. Montez jusque-là.

Le commissaire obéit, cependant que Luc Hardy reprenait :

— Je passe ma main gauche. J'empoigne le collet de votre veston.

— Parfait.

— De ma main droite demeurée libre, j'enlève la ficelle.

Et il fit comme il le disait.

— Vraiment ingénieux, s'écria M. Caron.

— N'est-ce pas?

— Une vraie trouvaille.

— C'est la première fois que l'on emploie un pareil procédé.

— Je le crois.

— Celui qui découvrit ce moyen ne manque pas d'intelligence.

— Certes.

— C'est presque du génie dans le crime.

— Absolument.

— Cela va faire sensation!

— Oh! oui. D'autant plus que, de cette façon, même si la victime eût échappé, elle n'eût pu voir son assassin.

— C'est vrai.

— Les voyageurs exigeront, désormais, la suppression de ce carreau.

— Avec raison.

— Maintenant, dit le policier, tout est expliqué, tout est clair.

— Limpide!

— Il ne reste plus qu'à arrêter l'assassin.

— Vous ne le tenez pas encore, sourit le commissaire.

— Qui sait?

— C'est un malin.

— Nous verrons bien.

Et, sur ces mots, les deux hommes se quittèrent. Tandis que M. Caron regagnait son bureau, Luc Hardy, le cœur joyeux, partit de la gare très satisfait. Enfin, il avait trouvé.

Une fois dehors, le policier réfléchit.

Qu'allait-il faire?... Evidemment, le meurtre lui apparaissait dans ses moindres détails. Il l'avait entièrement reconstitué, mais cela ne suffisait pas.

Restait le meurtrier. Qui était-il?

Pour lui, aucun doute n'était possible : c'était le comte d'Hampsen. De cela, Luc Hardy était sûr, mais il devait bien se l'avouer, aucune preuve formelle ne se dressait contre le Suédois.

Certes, il y avait des présomptions, le passé du comte Karl, sa négation du télégramme de rupture, son attitude envers Mlle Edith à laquelle il reste fiancé malgré la volonté formelle de Joseph Cervin, son signalement répondant trait pour trait à celui

que Luc Hardy avait établi, par déductions, de l'assassin.

Et c'était tout : rien d'autre n'établissait une culpabilité patente, le détective s'en rendait bien compte.

Comment s'y prendre pour acquérir cette preuve qui lui manquait?

Restaient les empreintes des doigts de l'assassin, photographiées sur le cou de la victime par le médecin. Cela était plus sérieux. Mais le grand policier connaissait le jury, il savait bien que ces preuves, irrécusables pour un technicien, sembleraient peu convaincantes aux honorables citoyens chargés de décider de la culpabilité de l'accusé. Il leur fallait un fait matériel.

D'autre part, d'Hampsen occupait dans la haute société parisienne une place importante où bien des sympathies lui étaient acquises et son arrestation soulèverait un gros scandale.

Si des preuves tangibles ne venaient pas l'appuyer, une pression en sa faveur était à craindre de la part de l'opinion publique.

Luc Hardy connaissait bien ses semblables; aussi conclut-il :

— Il aurait tout le monde pour lui et on en ferait un martyr. Donc, il faut trouver autre chose. C'est un gaillard avec lequel la ruse doit réussir.

« Alors, jouons serré. D'abord, je dois vérifier les empreintes digitales du comte, afin de savoir si ce sont bien celles dont je possède la photographie.

Tranquillement, Luc Hardy gagna le domicile du noble Suédois.

Mais, à cent mètres de la porte, il descendit de son auto. Il cherchait Raymond Larcher.

Soudain, un porteur de journaux le frôla, hurlant à plein gosier le nom d'une feuille du soir.

Le policier reconnut son agent et l'appela d'un signe.

— L'*Intransigeant*, je vous prie.

— Voici, monsieur.

Tandis que Larcher lui rendait sa monnaie, Luc Hardy demanda à voix basse :

— Est-il chez lui?

— Oui.

— Ne t'éloigne pas.

Le camelot partit.

Sans hâte, Luc Hardy monta chez le Suédois, où il se fit annoncer. Comme la première fois, le comte Karl le reçut presque aussitôt.

D'un air détaché, le détective lui posa quelques questions sans importance.

Fort aimablement, d'Hampsen y répondit.

Tout en causant, Luc Hardy ne perdait pas de vue la main droite de Karl, la détaillant de son regard aigu.

Bientôt, le policier prit congé.

D'Hampsen parut surpris du peu d'importance des questions qui lui avaient été faites. Mais il songeait en reconduisant son visiteur et en souriant d'un air ironique :

— Ce terrible détective bat la campagne, il ne sait où donner de la tête.

Cependant, dehors, Luc Hardy examinait les photographies.

La main qui était reproduite là était bien celle de d'Hampsen. Aucun doute n'était possible.

CHAPITRE VII

Assis devant le bureau de son vaste cabinet de travail, Luc Hardy achevait d'écrire une lettre lorsqu'on heurta discrètement à la porte.

Presque aussitôt, un valet de chambre montra sa face rasée dans l'entre-bâillement.

— Monsieur, M. Vernon vient d'arriver...

— C'est bien, introduisez-le, Valentin, répliqua le détective.

Et, ayant paraphé sa missive, Luc Hardy déposa son porte-plume; puis il se renversa sur le dossier de son siège.

A la même seconde, un homme d'une quarantaine d'année, à la silhouette massive et pesante, à la face large et enluminée, éclairée de deux petits yeux gris singulièrement vifs et qui semblaient percés à coups de vrille, entrait, le chapeau à la main.

Le nouveau venu était vêtu simplement, mais confortablement.

A le voir, on l'eût pris pour quelque fonctionnaire ou pour quelque commerçant cossu dirigeant un négoce prospère et de tout repos.

En réalité, Adrien Vernon, un ancien inspecteur de la Sûreté, était l'un des plus habiles agents de la brigade constituée par Luc Hardy.

Si M. Vernon avait quitté l'administration, c'est que, sous ses dehors paisibles, il cachait une humeur fantaisiste et indépendante, laquelle s'accommodait mal des règlements étroits régissant celle-ci.

— Ah! vous voilà, mon cher, fit le grand détective, en tendant cordialement la main à son subordonné, vous arrivez bien...

— Vous avez besoin de moi, patron...

— Evidemment, puisque je vous ai mandé...

— C'est juste... De quoi s'agit-il?...

— Tenez, asseyez-vous là, fit Luc Hardy, en indiquant un siège à son visiteur, vous allez le savoir...

L'autre se hâta d'obéir, rien qu'au ton de son chef, il devinait qu'il allait être question de choses intéressantes et, en homme amoureux de son métier, il s'en réjouissait par avance.

Cependant, Luc Hardy, s'appuyant des deux coudes sur son bureau et tenant son auditeur sous son regard quasi magnétique, reprenait posément :

— Vous êtes au courant de l'affaire Cervin, n'est-ce pas?...

— Parbleu, fit Vernon en se carrant sur son fauteuil, on ne parle que de cela... Vous vous en occupez, chef?...

Luc Hardy fit de la tête un signe affirmatif.

— J'aurais aimé que vous m'y employiez, hasarda l'ex-inspecteur, il y a bien certainement des dessous intéressants...

— Comme vous dites, Vernon, comme vous dites.

— En tout cas, jusqu'à nouvel ordre, on n'y voit pas clair, quai des Orfèvres... De vieux camarades que j'ai là-bas m'en parlaient encore hier... Seriez-vous plus avancé, patron?...

— Je le crois.

— Voilà qui ne m'étonne pas de votre part... fit l'agent avec une admiration non dissimulée.

Luc Hardy eut un sourire qui se nuançait d'indulgence; puis, tout en tapotant un dossier avec le bout d'un coupe-papier d'ivoire, il poursuivit :

— Vous désirez marcher dans cette affaire? eh

bien, vous allez être satisfait... Vous savez où nous en sommes?

— Je sais ce que tout le monde connaît... Ce qu'ont raconté les journaux, c'est-à-dire le crime par lui-même et c'est tout.

— J'ai identifié l'assassin.

Vernon fit claquer sa langue et s'inclina en s'exclamant :

— Tous mes compliments, chef!... Alors, on va aller le coffrer!...

— Pas si vite, mon cher, pas si vite... modérez votre enthousiasme, nous n'en sommes pas encore là, malheureusement...

— Tant pis...

— J'ai la conviction que le meurtrier n'est autre que le comte Karl d'Hampsen...

— Le fiancé de Mlle Cervin? sursauta Vernon, abasourdi...

— Lui-même... Mais, avant de lui mettre la main au collet, il faut réunir des preuves indiscutables de sa culpabilité et c'est pour cela que j'ai besoin de vous.

Et Luc Hardy, enchaînant, exposa à son subordonné les savantes déductions sur lesquelles reposait sa certitude; Vernon approuvait par de petits signes de tête.

— Très fort, murmura-t-il enfin.

— J'ai résolu d'opérer une perquisition chez M. d'Hampsen, en son absence et sans son consentement, bien entendu, car il n'est pas douteux que si nous le lui demandions, il nous le refuserait.

— Evidemment!

— Raymond Larcher est chargé de filer d'Hampsen, lequel se rend chaque jour avenue de la Grande-Armée chez Mlle Cervin qu'il continue à considérer comme sa fiancée, poursuivait Luc Hardy. Il y va quotidiennement de cinq à sept; chaque soir, il passe plusieurs heures au Cercle; c'est de ce dernier moment dont j'ai résolu de profiter pour procéder à la petite opération en question.

— Il y a des domestiques, naturellement.

— Oui, quatre... Un valet de chambre, Prosper, un maître d'hôtel, Bénédict, enfin une cuisinière qui

habite au dehors et un chauffeur dont nous n'aurons point à nous occuper puisqu'il sera absent avec son patron...

— Si je pouvais me faire engager à la place du maître d'hôtel, Bénédict, suggéra Vernon.

— Impossible... D'abord, Bénédict ne songe pas à quitter les lieux et le faire partir nous demanderait un temps précieux... Or, nous n'en avons point à perdre; il nous faut jouer serré si nous voulons démasquer le comte avant son mariage, ce qui est indispensable...

— Bien sûr...

—Enfin, même si l'un de ses domestiques le quittait, il est probable que d'Hampsen n'en engagerait pas un autre. L'homme est malin, il se défierait d'une nouvelle physionomie.

— Alors, que faire?...

— Bénédict est joueur; chaque soir, il passe des heures dans un petit café de la rue Legendre à discuter courses, à consulter les journaux de sport... Vous allez vous faire une bonne tête de maître d'hôtel et vous irez rue Legendre où vous vous donnerez comme un collègue sans place... mettez-vous au mieux avec Bénédict; vous avez quarante-huit heures pour cela... Offrez-lui une consommation dans laquelle vous glisserez un narcotique... Puis vous m'appellerez par téléphone.

« Bien entendu, vous accompagnerez jusqu'à sa porte le camarade soudainement indisposé, le reste nous regarde...

— Parfait, j'ai compris! s'exclama Vernon dont les petits yeux brillaient d'intelligence. Je file me mettre en tenue et dès ce soir, je serai là-bas.

— Allez, mon cher, et faite vite, il y a urgence, repartit Luc Hardy en congédiant l'agent.

Le lendemain soir, vers dix heures, Luc Hardy se trouvait dans son bureau lorsque la sonnerie du téléphone en retentissant brusquement, le fit sursauter.

Vivement, il décrocha l'un des récepteurs et, le portant à son oreille, interrogea :

— Allô, allô, qui est à l'appareil?

— Moi, Vernon, patron, répondit une voix lointaine et étouffée que le grand détective reconnut

néanmoins pour celle de son agent, c'est fait, depuis cinq minutes, vous pouvez rappliquer.

— Bravo, cria Luc Hardy, j'accours...

Et raccrochant, il sauta sur ses pieds en appelant :

— Marchal, Marchal... Vite en route...

L'un de ses agents qui veillait dans le salon voisin en prévision de cette expédition se montra aussitôt; c'était un grand gaillard aux allures déterminées, à la force athlétique.

La minute d'après, les deux policiers roulaient dans la direction de la rue Legendre et Luc Hardy achevait de donner ses dernières instructions à son subordonné.

A vingt pas d'un petit café médiocrement éclairé, l'auto fit halte et les détectives en descendirent.

Juste à cet instant, la porte de l'établissement s'ouvrait, livrant pasage à deux hommes dont l'un soutenait l'autre; un coup d'œil suffit à Luc Hardy pour reconnaître Vernon dans le plus valide.

Le second, un gros individu dont la tête dodelinait de droite à gauche n'était autre que le maître d'hôtel, Bénédict.

D'un geste bref, le grand détective appela l'auto qui s'avança, rasant le trottoir, à la façon d'un taxi en maraude pour venir s'arrêter à la hauteur de Vernon et de son camarade.

Déjà, l'ex-inspecteur poussait Bénédict vers la voiture; le domestique véritablement incommodé, s'affala comme une loque sur la banquette, en bredouillant d'inintelligibles paroles; Vernon monta à sa suite en prescrivant au chauffeur de les conduire avenue de Villiers.

— Je vous arrêterai.

Comme le véhicule démarrait, la portière donnant du côté de la chaussée s'ouvrit et Luc Hardy se glissa à l'intérieur.

— Eh bien, qu'est-ce qu'il veut, celui-là? bredouilla Bénédict, surpris en essayant de se redresser.

Mais c'était là une tâche au-dessus de ses forces; vaincu par le narcotique absorbé à haute dose, il retomba et, l'instant d'après, il ronflait à poings fermés.

Pendant ce temps, Vernon mettait brièvement son chef au courant de la situation; il avait eu beaucoup de peine à endormir le maître d'hôtel sans attirer l'attention des autres consommateurs. Le coup fait, plusieurs de ceux-ci avaient voulu reconduire le malade et ce n'est pas sans mal que l'agent avait réussi à les écarter.

— Bon, vous avez eu la main un peu lourde, coupait Luc Hardy, Prosper, le valet de chambre?...

— Il dort dans sa mansarde de l'hôtel Hampsen... Je tiens le renseignement de Bénédict.

Mais on arrivait en vue de la demeure du comte; l'auto stoppa et les policiers, soutenant le maître d'hôtel, absolument inerte, mirent pied à terre.

Déjà, Luc Hardy ayant exploré les poches du valet, s'était emparé de son passe-partout.

Le trottoir était désert; pas la moindre silhouette à l'horizon, on se dirigea vers l'habitation dont toutes les fenêtres étaient obscures.

Comme le grand détective ouvrait la grille donnant sur l'avenue, Marchal qui arrivait au pas de gymnastique rejoignait le groupe; tous pénétrèrent dans la cour sablée et gagnèrent une petite porte de service qui s'ouvrit à son tour.

Un escalier étroit, aux marches recouvertes d'un tapis usé, apparut; c'était celui, réservé à la domesticité.

— Empoignez-moi ce gaillard-là, commanda Luc Hardy dans un souffle, il va falloir le hisser jusqu'à sa chambre, la deuxième porte à droite au second étage, et surtout pas de bruit; il ne s'agit point de réveiller Prosper, son voisin...

Docilement, Marchal et Vernon saisirent le maître d'hôtel l'un sous les bras, l'autre par les jambes et, derrière Luc Hardy qui avait pris la tête, ils montèrent rapidement.

Au deuxième étage, on trouva aisément le gîte de Bénédict, car le grand policier s'était procuré un plan de l'hôtel; les renseignements fournis par le pauvre diable l'avaient complété. Au delà de la cloison mitoyenne, on percevait le souffle de Prosper, le valet de chambre, qui dormait paisiblement.

Bénédict fut jeté sur son lit; après quoi, sur la

pointe du pied, en silence, comme ils étaient venus, les trois policiers se retirèrent.

Pourtant, afin d'éviter toute surprise, Vernon demeura sur le palier du second étage; en cas de réveil de Prosper, il lui expliquerait qu'il était venu coucher son ami Bénédict; si le valet, trop curieux, s'étonnait ou tentait de descendre afin de reconduire l'étrange visiteur, celui-ci n'aurait qu'à l'étourdir d'un coup de poing bien appliqué.

— Vous connaissez le système... donc, employez-le en cas de besoin, recommanda Luc Hardy dans un souffle, avec une parfaite sérénité.

Evidemment, le lendemain, Prosper irait conter sa mésaventure au commissariat le plus proche, parlerait de cambrioleurs, mais la chose était sans inconvénients; ce qui était beaucoup plus grave, c'est que d'Hampsen, moins naïf que son serviteur, devinerait probablement la vérité.

Mieux valait opérer en douceur et Luc Hardy espérait bien y parvenir.

Marchal et lui avaient gagné le premier étage; là, sans mot dire, avec méthode et sans hâte, en hommes qui savent ce qu'ils ont à faire, ils se mirent à la besogne; l'un visitait les pièces de gauche tandis que l'autre explorait celles de droite.

Cette partie de l'hôtel comprenait les appartements particuliers du comte d'Hampsen : un salon, un fumoir, un cabinet de travail, une chambre à coucher, une salle de bains; le tout fort luxueusement meublé.

En moins de vingt minutes, tout fut examiné, les tableaux décrochés, les tiroirs des meubles ouverts avec de fausses clés, les tapis relevés, les murs et les parquets sondés; même Luc Hardy poussa la précaution jusqu'à examiner le chauffe-bains et il fit couler un filet d'eau des robinets de la baignoire.

Que cherchait-il?

Il ne le savait trop lui-même; un objet, un document quelconque, qui pût lui servir de commencement de preuve.

Mais il ne trouva rien; le logis était banal et les papiers que les policiers découvrirent totalement dénués d'intérêt.

La demeure n'offrait rien de personnel, sentait le gîte de hasard où l'on campe pour une simple halte.

Ayant soigneusement tout remis en place, les policiers descendirent au rez-de-chaussée où étaient situés les salons, la bibliothèque, bref les appartements de réception.

Un instant, Marchal eut une lueur d'espoir; dans le tiroir secret d'un délicieux chiffonnier de Boulle, il venait de découvrir un petit paquet soigneusement ficelé. Ouvert, il livra son contenu :

Un jeu de cartes au dos marqué de signes imperceptibles.

— Le noble comte triche à l'occasion, fit le détective en haussant les épaules et en reficelant les cartons, décidément, il est complet.

Peu après, il rejoignit Luc Hardy dans l'antichambre; ils étaient bredouilles.

— Au fond, je m'y attendais, murmura le chef en haussant les épaules, nous n'avons plus qu'à filer.

— Et le sous-sol?

— Hampsen n'a pas choisi une cachette dans les cuisines. Nous perdons notre temps; allez chercher Vernon et décampons.

Comme les trois hommes traversaient le jardin, la grille principale s'ouvrait, livrant passage à une auto : le comte Karl rentrait chez lui.

Blottis derrière un massif de fusains, les policiers le virent escalader le perron et ils ne purent s'esquiver que lorsque le chauffeur fut parti remiser sa voiture.

— Pour un peu, M. d'Hampsen serait arrivé à temps pour nous donner un coup de main! fit gaiement Luc Hardy en haussant les épaules.

Au fond, le détective était fort dépité et son esprit inventif cherchait un plan capable de perdre le criminel qu'il s'était juré d'arrêter.

Mais il ne l'avait point encore découvert!...

— Bah! je trouverai, se répétait-il, plein de confiance.

.....

Le lendemain, Luc Hardy se rendit chez Mlle Edith.

Il était quatre heures et demie.

Le détective savait que tous les jours, à cinq heures, le comte y venait.

Reçu par la jeune fille, Luc Hardy, dans l'intérêt de la justice, lui indiqua quelques phrases qu'elle devait dire à son fiancé dès son entrée.

Sans comprendre, Mlle Cervin promit d'obéir. Caché derrière un rideau, Luc Hardy devait assister à l'entretien.

Dès que le comte Karl parut, aimable et souriant, Edith s'écria, faisant quelques pas à sa rencontre :

— On connaît l'assasin de mon père, il avait perdu des papiers à son nom, dans le wagon.

L'effet de ces mots fut foudroyant : d'Hampsen était devenu très pâle et, avant que la jeune fille ou Luc Hardy aient pu intervenir, il sortit de sa poche un revolver et se brûla la cervelle, s'abattant aux pieds d'Edith épouvantée.

— Au secours, monsieur Luc Hardy! s'écria l'infortunée Mlle Cervin en reculant d'un pas, cependant que, de ses petites mains tremblantes, elle voilait son beau visage soudainement devenu livide.

Déjà le détective était près d'elle, se courbant vers le corps qu'une convulsion dernière agitait faiblement.

A ce moment, Karl d'Hampsen, qui râlait, rouvrit les yeux.

Durant l'espace d'un éclair, son regard se croisa avec celui du policier; il y avait tant de haine, tant de rage impuissante que, malgré lui, Luc Hardy tressaillit.

Oui, si les regards pouvaient tuer, la carrière du policier se fût terminée instantanément; mais, fort heureusement, les yeux du beau Suédois ne possédaient point ce don mortel et ce fut lui qui expira, en proférant une malédiction suprême qu'un flot de sang noir noya au fond de sa gorge.

C'était fini : l'élégant gentilhomme étranger qui, durant quelques mois, avait été un des rois du boulevard, n'existait plus!...

Ce suicide était un aveu, la conclusion logique, irréfutable, de l'enquête si habilement menée par Luc Hardy.

Le jeune homme songeait à tout cela et, en dépit de son scepticisme, une mélancolie profonde le gagnait peu à peu en songeant à la lutte impitoyable engagée entre lui et la horde innombrable des malfaiteurs de tous genres.

Combien de cadavres avaient déjà jalonné sa route? Celui-ci n'en faisait qu'un de plus, cela constituait un simple épisode en sa vie mouvementée, pleine de périls et de dangers.

Un bruit de sanglots étouffés, retentissant derrière lui, arracha Luc Hardy à sa méditation.

S'étant à demi retourné, il aperçut alors Edith.

Droite, pâle affreusement, ses beaux yeux dilatés brillant ainsi que de sombres et précieuses gemmes, la jeune fille regardait devant elle, ne semblant plus rien voir.

Des larmes abondantes ruisselaient sur ses joues sans qu'elle songeât même à les essuyer, de lourds sanglots secouaient ses frêles épaules de frissons convulsifs.

— Pauvre enfant, elle souffre, elle a compris, murmura Luc Hardy, l'âme envahie d'un sentiment de pitié profonde.

A cet instant, Mme Tanguy se montra au seuil du petit salon où s'était déroulé ce drame rapide.

Elle se trouvait à l'extrémité de la galerie contiguë et occupant presque tout le premier étage de l'hôtel lorsque le sourd fracas de la détonation lui était parvenu.

Aussitôt, pressentant qu'un nouveau malheur venait de survenir, elle s'était hâtée d'accourir.

Un regard suffit à la bonne dame pour reconnaître le cadavre gisant sur le tapis, et un cri d'horreur faillit lui échapper.

Mais la main de Luc Hardy, en s'appuyant sur son bras, lui imposa silence.

Le détective indiquait Edith, immobile et rigide ainsi qu'une statue de bronze.

— Songez à elle, madame, murmura-t-il en même temps.

— Oui, vous avez raison... Mais pourquoi le comte s'est-il tué? balbutia dans un souffle la pauvre Mme Tanguy qui n'en revenait pas.

— Parce que c'était un aventurier et que, démasqué par M. Joseph Cervin, il n'hésita point à supprimer votre malheureux parent afin de s'assurer la possession de sa fortune, répliqua le policier sur le même ton.

— Oh!...

— Lorsque d'Hampsen s'est vu perdu, il a préféré la mort à l'échafaud. Que Dieu ait pitié de son âme!...

Telle fut toute l'oraison funèbre du beau Suédois.

Dominant son émoi, Mme Tanguy s'approchait de la malheureuse Edith et, la prenant par la main, elle l'entraîna vers une pièce voisine, en balbutiant :

— Viens, ma chérie, ma pauvre chérie!...

Docilement, la jeune fille se laissa faire et elle s'éloigna sans même honorer d'un regard le corps de l'homme qui avait été son fiancé.

Le soir même, Luc Hardy télégraphiait au capitaine Raymond Noury :

« Mon capitaine. Le comte Karl d'Hampsen, reconnu comme étant l'assassin de M. Joseph Cervin, s'est suicidé cet après-midi. Je crois votre présence nécesaire près de certaine personne qui souffre autant dans son cœur que dans son orgueil. Accourez, mon capitaine, tâchez de me comprendre et soyez bon. Votre bonheur, celui de quelqu'un qui vous fut cher et doit l'être encore, dépend de vous.

« Un ami inconnu mais sincère,

CHAPITRE VIII

A l'hôtel Cervin, les préparatifs de départ s'achevaient en hâte.

On était au lendemain de la tragédie au cours de laquelle le comte Karl d'Hampsen s'était donné la mort.

Ne voulant pas rester plus longtemps en cette demeure qui lui rappelait tant de douloureux souvenirs, Edith enfin sortie de sa prostration, avait dit à sa cousine, Mme Tanguy, son désir de regagner Compiègne.

Là, dans le silence, la solitude, elle pourrait seulement recouvrer la paix du cœur.

La bonne dame n'avait eu garde de contrarier sa chère pupille; au reste, elle avait aussi grande hâte de partir.

Luc Hardy, consulté, avait approuvé ce programme.

Seulement, l'habile policier avait conseillé à Mme Tanguy d'emporter tout ce dont sa nièce et elle auraient besoin pour une absence prolongée.

De là, la nécesité de boucler de nombreux bagages.

Mme Tanguy avait bien essayé de formuler de timides observations.

Edith et elle n'avaient pas besoin de grand'chose, d'autant que là-bas, à Compiègne, elle vivraient d'une façon très retirée, voyant peu de monde.

Mais il paraît que Luc Hardy tenait à son idée.

Doucement, fermement, il avait insisté, donnant à la bonne dame des raisons dont celle-ci n'avait point très bien compris la valeur; au reste, elle était trop troublée pour discuter et, docilement, elle avait obéi aux suggestions de son conseiller.

Edith, elle, n'avait point présenté la moindre observation.

Que lui importait, ce qui se passait autour d'elle; réfugiée dans sa chambre, abîmée en sa douleur, elle demeurait inerte et comme à demi morte.

Cependant, les femmes de chambre venaient de terminer les préparatifs : malles et valises étaient sanglées; dans la cour, l'auto qui devait emporter les deux voyageuses attendait, prête à partir.

Debout dans le grand salon du rez-de-chaussée, Luc Hardy songeait, consultant de temps en temps son chronomètre.

— Trois heures et demie, murmura-t-il; si le capitaine a été touché par ma dépêche, et Dieu veille qu'il en soit ainsi, il ne saurait tarder... L'express quittant Nîmes à deux heures du matin est arrivé à Paris, à moins de retard, depuis près de trois quarts d'heure...

Soudain, le détective s'interrompit.

Là-bas, au delà de la cour, un jeune homme franchissait le portail de l'hôtel.

Le nouveau venu pouvait avoir de trente à trente-deux ans.

Grand, mince, bien découplé, il avait dans l'allure ce je ne sais quoi d'un peu roide qui révèle toujours, au regard de l'observateur, l'officier en bourgeois.

Luc Hardy ne pouvait s'y tromper; ce visiteur, que le concierge accouru au seuil de sa loge saluait d'une façon tout à la fois familière et respectueuse, ce visiteur était, ne pouvait être que le capitaine Raymond.

— Allons, murmura le détective, je puis partir tranquille, on n'a plus besoin de moi ici.

Et, prenant son chapeau qu'il avait placé sur un guéridon voisin, il gagna discrètement le vestibule.

Il s'en allait, ainsi qu'il était venu, sans un mot, sans prendre congé de personne; le crime était puni, le bonheur pouvait refleurir sur les ruines; l'âme en paix, il s'éloignait, ne voulant pas qu'on le remerciât.

En haut du perron, il croisa Raymond Noury et les deux hommes échangèrent un bref coup de chapeau.

Déjà l'officier, interpellant un valet de pied, demandait :

— Mme Tanguy est-elle à l'hôtel

— Oui, monsieur, murmura le serviteur.

— Alors, prévenez-la que le capitaine Noury désirerait être reçu.

— Bien, monsieur.

Déjà, le valet s'éloignait en toute hâte; d'un mot, Raymond le rappela :

— Un instant, mon ami; quel est ce monsieur qui s'en va là-bas?

— C'est M. Luc Hardy, le détective.

— Ah! je m'en doutais, songea l'officier.

Et, pivotant sur ses talons, il fit quelques pas dans l'évidente intention de rattraper le policier; mais il n'en eut pas le temps.

Celui-ci franchisait à son tour le portail de l'hôtel, gagnant la rue et, à l'autre extrémité de l'immense vestibule, deux femmes venait d'apparaître.

C'étaient Edith et Mme Tanguy.

En apercevant la jeune fille, si frêle si pâle, en ses longs vêtements de deuil, Raymond oublia tout, pour ne plus penser qu'à elle.

En sa poitrine, son cœur s'était mis à battre violemment, cependant qu'un peu de sang empourprait son visage.

— Pauvre Edith, murmura-t-il, pauvre et chère tête folle!...

Une pitié immense, absolue, s'était emparée de lui; comme tous ceux qui aiment vraiment, il en arrivait à oublier ce qu'avaient été ses propres douleurs, pour

ne plus songer qu'à celles endurées par la créature adorée.

En route, il avait acheté les journaux de Paris.

Là, dans des articles de première page, il avait lu avec force détails la mort du comte Karl d'Hampsen, ainsi qu'un récit succinct de la brillante enquête menée par Luc Hardy, qui s'était terminée par le suicide du Suédois; alors, tout ce qui, dans la dépêche du policier, était demeuré obscur pour lui, s'était soudainement éclairé.

Il avait compris la raison de l'appel qu'on lui avait envoyé et il avait béni l'ami inconnu auteur du message.

Cependant, à présent, il doutait!...

Que venait-il faire en cette maison endeuillée où l'on pleurait la mort d'un fiancé indigne?

N'était-il point de trop?

Quelle place serait la sienne?...

Durant une seconde, il eut envie de s'enfuir, de retourner là-bas, dans la garnison.

Mais il était trop tard : Edith et sa cousine l'avaient aperçu.

— Ah! capitaine, que c'est bien à vous d'être venu, disait la bonne dame en se précipitant, les mains tendues.

Quant à Edith, sa pâleur avait encore augmenté, bien que la chose parût impossible, et elle fixait sur celui qui l'avait tant aimée un regard où se lisaient de l'effroi et comme une imploration.

— Nous allions partir, c'est le Ciel qui vous envoie, poursuivait pourtant Mme Tanguy, en entraînant les jeunes gens vers le salon où, tout à l'heure, Luc Hardy attendait.

L'excellente femme croyait y trouver le détective, et elle avait compté sur lui pour l'aider à diriger cette entrevue délicate.

En constatant son absence, elle ne put réprimer un mouvement de contrariété.

— Attendez-moi un instant, je reviens de suite, fit-elle en se tournant vers le capitaine.

— Faites, balbutia-t-il en s'inclinant.

Déjà, elle s'élançait au dehors; alors, Raymond et Edith restèrent seuls face à face.

Il y eut quelques secondes de pénible silence; puis la jeune fille, détournant son beau regard, prononça d'une voix à peine perceptible :

— Je vous remercie d'être venu...

Elle avançait timidement la main, n'osant achever ce geste... Doucement, Raymond s'approcha et, prenant entre les siens les jolis doigts fuselés qui tremblaient, il dit, dans un souffle :

— Edith, chère Edith, je partage votre peine. Croyez que je serai pour vous un frère attentif et dévoué.

Elle l'écoutait, grave, silencieuse, un pli profond barrait son front pur.

Comme il achevait ces derniers mots, elle l'interrompit avec un hochement de tête infiniment douloureux.

— Oui, Raymond, vous êtes bon et généreux!... Je vous ai offensé, par moi vous avez souffert et cependant... vous êtes ici...

— C'est que je vous suis tout acquis, répliqua-t-il, n'osant dire : « C'est parce que je vous aime. »

Mais elle le comprit et un pauvre sourire navré glissa sur ses lèvres exsangues.

Mme Tanguy rentrait, ayant appris le départ de Luc Hardy.

— Vous nous accompagnez à Compiègne, mon ami? questionna-t-elle.

— Oui, si vous le permettez, j'ai un congé de quinze jours...

— Venez, je vous en prie, coupa doucement Edith.

L'instant d'après l'auto les emportait tous trois loin de la grande ville bruyante et affairée; ils allaient vers le calme, vers la paix des bois, là où, dans le silence, les plaies du cœur se cicatrisent mieux que partout ailleurs.

.....

L'année suivante, Luc Hardy, qui se trouvait alors à Madrid, apprenait par la lecture du *Figaro* que le mariage du capitaine Noury et de Mlle Cervin venait d'être célébré dans la plus stricte intimité.

Comme le détective achevait de parcourir la der-

nière ligne, son valet de chambre lui apporta un télégramme; celui-ci émanait de Raymond.

« En ce jour de nos noces, écrivait l'officier, je ne veux pas oublier l'ami grâce auquel Edith et moi avons recouvré le bonheur. Merci de tout cœur et croyez que jamais nous n'oublierons ce que nous vous devons. »

— Des gens reconnaissants, voilà une chose rare, et ils méritaient bien d'être heureux, murmura philosophiquement le détective avec un sourire mélancolique qui disait que, depuis longtemps, il était revenu de nombre de choses.

FIN

Pour paraître jeudi prochain :

L'Étrange cliente du Dr Peuget

ROMAN POLICIER

par H.-R. WOESTYN

Imprimerie Moderne, 177, Route de Châtillon, Montrouge (13-3-33)

DEMANDEZ PARTOUT
le 1er et le 15e
DE CHAQUE MOIS

Les Cahiers Illustrés

UN ROMAN COMPLET
illustré en couleurs pour

1 fr. 50

En vente dans les librairies et chez les marchands de journaux

ABONNEMENTS AUX CAHIERS ILLUSTRÉS

France et Colonies : 3 mois : 9 francs ; 6 mois : 18 francs ; 1 an : 36 francs

J. FERENCZI ET FILS, ÉDITEURS — 9, Rue Antoine-Chantin, PARIS (14e)

Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement

L'Imprimerie Moderne, 177, Route de Châtillon, Montrouge (1933)
(Made in France)

Pour la publicité s'adresser à l'O.P.G., 7, rue Cardinal-Mercier — PARIS